SAMEDI 28 DECEMBRE

L'OPINION

JOURNAL
DE LA
SEMAINE

NUMÉRO SPÉCIAL DÉDIÉ AUX ÉTATS-UNIS

(Texte anglais et français)

Prix : Un franc

L'OPINION

4 Rue Chauveau-Lagarde, Paris. — Téléphone : Gut. 43-57

MAURICE COLRAT, *Directeur.*

JEAN DE PIERREFEU, *Rédacteur en Chef.*

CONDITIONS D'ABONNEMENT	un an	6 mois
France, Alsace-Lorraine et Colonies	30 *fr.*	16 *fr.*
Union Postale	35 *fr.*	18 *fr.*

Les abonnements partent du 1er de chaque mois. On peut souscrire sans frais et dans tous les bureaux de poste et chez les libraires.

RÉDACTION

Les manuscrits doivent être adressés à M. le Rédacteur en chef.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. L'*Opinion* ne publie que de l'inédit.

PUBLICITÉ

Pour la publicité (Annonces et Réclames), s'adresser au Service Commercial.

Depuis longtemps déjà, nos voisins d'outre-Manche et d'outre-Atlantique ont compris la nécessité d'un organe plus soigné et plus substantiel que le quotidien, plus vivant et plus actuel que le périodique, et l'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique possèdent de nombreux journaux hebdomadaires qui saisissent chaque semaine l'attention publique de toutes les questions dignes de la retenir.

L'Opinion *a été créée pour remplir en France le même rôle. Recueil d'idées et de faits, abondamment citée et utilisée par les journaux de Paris, de la province et de l'étranger,* l'Opinion *a, dès la première heure, conquis la faveur d'un public d'élite, soucieux d'une documentation sérieuse et précise, d'une rédaction variée. Gens d'affaires et gens de loisir sont maintenus par elle dans le grand courant de la vie politique, militaire, économique, littéraire et artistique. Ni agressive, ni sectaire, respectueuse de toutes les convictions, mais résolument attachée à la défense de la culture française,* l'Opinion *peut être lue par tous avec plaisir et profit. Pas une ligne de* l'Opinion *d'avant-guerre qui ne pourrait être récrite aujourd'hui. Ces inconnues du conflit futur, avec quelle patriotique sollicitude s'en est-elle préoccupée ! Tous les titres de ses grandes enquêtes de* 1910 *à* 1914 *répondent à cette question.*

Depuis le commencement des hostilités, en dépit des difficultés créées par la mobilisation, la vitalité du journal a continué de s'affirmer.

*L'*Opinon *reste, par excellence, le journal français que doit lire l'élite étrangère qui s'intéresse aux choses de France.*

Our neighbors on the other side of the Channel have long understood the necessity of a more accurate and substantial organ than the daily paper, something more lively and up-to-date than the periodical, and England and the United States possess many weekly papers that draw public attention, every week, with an increasing authority, on all questions worthy of mature consideration.

L'Opinion *has been created to fulfil the same office in France. Being a collection of ideas and facts, abundantly quoted and used by Parisian, provincial and foreign newspapers,* L'Opinion *has, from the first, conquered the favor of an* élite *that cares for serious and precise information, and varied style. Business men and people with leisure are kept in the great current of political, economic, literary and artistic life; neither aggressive, nor sectarian, respecting all convictions, but standing resolutely for the defence of the national interests of French culture,* L'Opinion *can be read with pleasure and profit by everybody. Not a single line of the pre-war* Opinion *could not be written at the present day.* L'Opinion *has concerned itself with a patriotic solliciitude, in the still undefined possibilities of the future conflict. All the titles of its great investigations from* 1910 *to* 1914 *answer this question.*

From the beginning of the war, in spite of the difficulties caused by mobilization, the vitality of the paper has still asserted itself.

L'Opinion *remains,* par excellence, *the French magazine that must be read by the foreign* élite *interested in French things.*

LIQUEUR CORDIAL-MEDOC

G. A. JOURDE

BORDEAUX

LIQUEUR CORDIAL-MÉDOC

Si vous voulez avoir le
Produit Pur, *prenez*
l'Aspirine
"Usines du Rhône"
LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES
Gros : 88, Rue de Miromesnil, PARIS

L'OPINION

JOURNAL DE LA SEMAINE

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ONZIEME ANNEE — SAMEDI 28 DECEMBRE 1918 — N° 52

SOMMAIRE :

L'amitié franco-américaine : EMILE BOUTROUX . . . 457

Ce qu'on dit. 459

Affaires Intérieures.

Probus et l'effort français vers la démocratie : ALEXIS CARREL 461

Affaires Extérieures.

L'évolution de l'opinion américaine pendant la guerre : Y. M. G. 462

Armée et Marine.

L'armée américaine : HENRY BIDOU 464

Notes et Figures.

Le président Wilson : SISLEY 465

L'escadrille Lafayette : JACQUES MORTANE 467

André Tardieu : WILL IRWIN 468

Propos philosophiques.

La philosophie américaine et les influences françaises : JAMES MARK BALDWIN 471

Théâtre et Musique.

Le Théâtre à Paris pendant la guerre: PHILIPPE BURSLEY et LUCIEN BESNARD 473

La Vie Littéraire.

L'esprit américain et la littérature : FIRMIN ROZ 476

Les Idées.

Le paradoxe de deux éducations: CHARLES BRUCE-VIBBERT *et* EDOUARD DOLLEANS 478

Enquêtes et Voyages.

La femme américaine : LONGWORTH CHAMBRUN 480

Mémoires et Documents.

La Croix-Rouge américaine et la France : PAUL VAN DYKE 482

Les Faits de la semaine. 485

L'amitié franco-américaine

L'un des plus beaux spectacles que nous offre l'histoire de l'humanité est celui de la généreuse nation qui, gardant pieusement le souvenir des services rendus il y a plus de deux siècles, est accourue dans notre pays à l'heure critique, en s'écriant : « La Fayette, nous voici ! » Outre des qualités martiales, les Américains montrent, dans leurs relations avec nous, une simplicité, une honnêteté, une cordialité, un esprit de camaraderie spontanés et inaltérables. Il est donc bien naturel que, tout de suite, les *boys* ou les *yanks* aient conquis l'amitié des poilus. Ainsi les deux peuples, portés l'un vers l'autre, ont actuellement conscience d'être unis par des liens intimes et indissolubles.

Considérons que l'amitié franco-américaine, à laquelle nous devons joindre étroitement l'amitié franco-britannique, est, pour notre pays, en ce qui touche l'avenir, une condition essentielle de sécurité et de libre développement. Tenons donc pour un devoir, en même temps que pour une occupation très chère, le soin de maintenir l'union franco-américaine telle que l'a cimentée la guerre, et de la rendre toujours plus étroite, plus réfléchie et plus féconde.

Un premier moyen de viser ce but, c'est de multiplier, entre Français et Américains, les relations individuelles, le commerce personnel et vivant. Nos amis d'Amérique sont ainsi faits. Ils ne pensent connaître véritablement un homme que quand ils le voient, causent avec lui dans l'intimité, échangent leurs pensées avec les siennes, sans contrainte, et d'une façon suivie. « Un ami, dit Emerson, est une personne avec qui je puis être sincère. »

The Franco-American Friendship

One of the finest spectacles that the History of Humanity offers us, is that of the generous nation which, piously keeping the memory of services rendered more than two centuries ago, has hastened to the help of our country at the critical hour, exclaiming: "La Fayette, here we are !" Besides martial qualities, the Americans show, in their intercourse with us, a simplicity, honesty, cordiality, and spirit of camaraderie. It is therefore natural that these Boys, these Yanks should at once have won the friendship of the poilus. And thus the two peoples, who have always been fond of each other, are now conscious of being linked by intimate and indissoluble ties.

Let us consider that the Franco-American friendship, to which we must closely join the Franco-British friendship, is for our country, with regard to the future, an essential condition of security and free development. Let us therefore consider it a duty as well as a very dar task, assiduously to maintain the Franco-American union such as it has been cemented by the war, and to make it ever closer, more deliberate and more fecund.

The first means of aiming at this is to multiply individual relations, personal and living intercourse, between the French and the Americans. Our American friends are so made that they only think they know a man when they can see him, speak intimately with him, exchange thoughts wity him, without any restraint or interruption. "A friend, said Emerson, is a man with whom I can be sincere".

Une seconde condition du genre de relations que nous devons nous proposer est l'étude, à la fois pratique et approfondie, de la langue anglaise. Il est clair que, pour se connaître, vivre, penser et travailler ensemble, il faut causer. Il faut pénétrer, jusqu'à un certain point, l'esprit de la langue, le sens intérieur des expressions, cette âme des mots, qu'on ne trouve pas dans les dictionnaires. Songeons, notamment, que nombre de mots français ou latins, qui se retrouvent dans la langue anglaise, y expriment des nuances d'idées ou de sentiments notablement différentes de celles qu'ils évoquent dans nos esprits. Et c'est souvent en discernant ces nuances qu'on entre véritablement dans la pensée de la nation étrangère.

Mais nous ne nous contenterons pas de causer avec les Américains, nous revivrons leur passé, nous pénétrerons leur âme, avec leurs historiens, leurs romanciers, leurs poètes. Par là nous apprendrons plus que des mots, nous apprendrons les choses qui, de toutes, sont les plus réelles et les plus importantes.

Puis nous prendrons l'habitude de traverser l'Océan. Nous arriverons en Amérique, déjà munis de la langue, sans laquelle on n'est qu'un *outsider ;* et nous ne nous contenterons pas de considérer du dehors la vie américaine. Nous nous y mêlerons, nous y participerons. Les Américains nous réservent, en ce sens, un accueil auquel il nous sera aisé de nous rendre.

Indépendamment des relations fortuites, il faut qu'il existe entre nos deux pays des relations méthodiques et organisées. Ces relations sont principalement de deux sortes : scolaires et économiques.

Les relations scolaires, pour produire tous les fruits qu'on en peut attendre, doivent, comme on le comprend de mieux en mieux, être tout autre chose que des visites de curiosité aux écoles de l'un ou l'autre pays. S'il ne s'agissait que d'acquérir quelques notions nouvelles, les livres et les visites suffiraient. Des conférences brillantes peuvent, de même, exciter utilement l'esprit et suggérer des idées intéressantes. Mais l'enseignement proprement dit vise et porte plus haut. C'est un contact spirituel, c'est une pénétration des âmes qu'il s'agit de réaliser. Une véritable assiduité d'écolier en est la condition.

Remarquons également que les relations de professeur à élève ne sont pas les seules que l'école offre à la jeunesse. L'école rapproche, en outre, les jeunes gens eux-mêmes, en vue des occupations les plus nobles, et, par là, noue entre eux les liens exquis de la camaraderie. Or, qui ne sait que nous apprenons de nos camarades, autant que de nos maîtres ? Combien agréables, combien fécondes les conversations entre ces jeunes gens, à qui la vie n'a pas encore imposé ses chaînes, et qui peuvent, en suivant librement leur élan naturel, se donner tout entier à la recherche du vrai et au culte du beau ! Entre Français et Américains la camaraderie est comme préformée. Les uns et les autres aiment la franchise, la gaieté, le naturel, l'indépendance et la loyauté du jugement. Qu'ils fassent donc plus que s'entrevoir et s'observer du dehors : qu'ils se lient véritablement, qu'ils deviennent amis.

L'enseignement technique de l'école n'est pas le seul qui importe. La société, elle aussi, a besoin d'être instruite des particularités de la vie scientifique, politique, économique, religieuse, artistique des pays étrangers. On sait que la Sorbonne n'a jamais consenti, pour se consacrer de toutes ses forces à la science, à abandonner les cours publics destinés à ceux que nos ancêtres appelaient les honnêtes gens. Il est à souhaiter que ces deux genres d'enseignement soient largement développés dans nos deux pays, afin que l'intelligence réciproque du génie français et du génie américain ne soit pas le privilège de quelques-uns, mais se propage, de chaque côté, dans la nation tout entière.

Another condition of the sort of relations we must desire is the study, both practical and profound, of the English language. It is obvious that, in order to know each other, to live, think and work together, we must be able to talk with each other. We must, to a certain extent, get an insight into the idioms—the soul of the words — which are not to be found in the dictionary.

Let us think, in particular, that many French or Latin words, that are met with in English, express shades of ideas or feelings notably different from those they evoke in our minds. It is often in discerning those shades of meaning that one gets a real insight into the thought of a foreign nation.

But we should not content ourselves with talking with the Americans, we should live their past again, and get an insight into their souls, by means of their historians, their novelists and their poets. Thus we shall learn more than words, we shall learn things that are more real and more important than anything else.

Then we ought to get accustomed to crossing the Ocean. We shall arrive in America already possessing the language, without which one is but an outsider , and we shall not be satisfied with seeing American life from the outside. We shall mingle with it, we shall have a share in it. The Americans reserve for us a welcome to which it will be easy for us to respond.

Apart from chance intercourse, there must exist between our two countries methodical and organized relations. Such relations are of two sorts: educational and economic.

Educational relations, in order to yield the fruit that we expect of them, must be, as everyone realizes more and more, quite a different thing from visits of curiosity to the schools of both countries. If the question was only to acquire some new notions, books and visits would be enough. Brilliant lectures can also arouse the mind usefully, and suggest interesting ideas. But education properly so called aims and reaches higher. It is a spiritual contact, an insight into the soul, that we must rellize. For this, a veritable scholar's industry is a necessary condition.

Let us also notice that the relations between master and pupil are not the only ones that school-life offers to young people. School-life also brings them together, for the benefit of nobler cares, and thus binds them with the exquisite ties of camaraderie. Now, who is ignorant that we learn from our schoolfellows as much as from our masters ? How delightful, how beneficial are those talks among students on whom life has not yet laid its chains, and who can, freely following their natural impulse, devote themselves entirely to the search for Truth and the cult of Beauty ! The ground is already prepared for such camaraderie between Americans and French. Both love frankness, gaiety, naturalness, independence and fairness of judgement. Let them therefore do more than merely get a glance of each other, from the outside : let them form relations of intimacy.

Technical teaching at school is not the only important thing. Society also needs to be informed about the particulars of the scientific, political, economic, religious, artistic life of foreign countries. We know that the Sorbonne has never consented, in order to devote all its strength to science, to give up the public lectures intended for those whom our ancestors called "les honnêtes gens". It is to be hoped that those two sorts of teachings should be widely developed, so that the mutual understanting of the French and the American geniuses should not be the privilege of a few, but should, on both sides, touch the whole nation .

La collaboration économique n'est pas moins indispensable que la collaboration intellectuelle. Vaincue sur les champs de bataille, l'Allemagne reprendra, avec son âpreté, la lutte économique en essayant d'inonder le monde de sa marchandise à bas prix. Il est nécessaire que nous, Français, apprenions à exploiter d'une manière beaucoup plus puissante, les richesses considérables de notre sol. Et, à cet égard, le resserrement des relations franco-américaines nous sera des plus précieux. D'autre part, nous ne voulons ni ne devons renoncer, dans l'ordre industriel, à nos préoccupations artistiques. Un pays pourrait-il dire qu'il maintient sa personnalité, si les œuvres sorties de ses mains étaient dépourvues de tout caractère propre ? Et la France, en particulier, conserverait-elle sa réputation dans le monde, si, sous prétexte de progrès et de modernité, elle laissait se perdre le goût français ? Et, de leur côté, les Américains ne souhaitent-ils pas que la France demeure elle-même ? N'est-ce pas pour son génie propre qu'ils l'aiment et la recherchent ; et n'espèrent-ils pas, en entrant en relations avec nous, enrichir leur esprit d'idées, de formes, d'aptitudes différentes de celles qui constituent leur propre patrimoine ?

La séculaire amitié franco-américaine dispose les citoyens français et les citoyens des Etats-Unis à se rapprocher et à travailler ensemble. C'est une loi psychologique, fort bien établie par Aristote, que, parmi les causes qui lient les hommes entre eux, la plus efficace est l'action commune en vue d'une fin utile et belle. C'est dans l'activité créatrice que l'amour a sa source. Il joint naturellement les âmes de ceux qui s'unissent pour créer, les yeux fixés sur l'idéal. Il possède cette vertu, et seul, peut-être, il a ce privilège d'établir entre les personnes humaines les relations les plus étroites et les plus fortes, sans demander à aucune d'elles l'abandon de sa liberté et de sa dignité. L'amour admet, favorise, engendre l'accord de la liberté avec l'égalité. *Amicitia pares aut invenit aut facit.*

EMILE BOUTROUX.

The economic collaboration is not less indispensable than the intellectual collaboration. Vanquished on the fields of battle, Germany will eagerly resume the economic fight by trying to throw its cheap goods upon the world's markets.

It is necessary for us Frenchmen, to learn how to turn to account, in a much more powerful way, the considerable riches of our soil. In that respect, the tightening of Franco-American relations will be most valuable for us. On the other hand, we will not and must not, in the industrial field, give up our artistic interests. Could a country say that it is maintaining its personality, if the works it produces were devoid of all proper character ? And could France, in particular, maintain her fame in the world, if, under pretence of progress and modernity, she allowed French taste to degenerate ? And do not the Americans themselves wish that France should remain the same ? Is it not for her own genius that they love and court her ? and do they not hope, in entering into relation with us, to enrich their minds with ideas, forms, different from those that constitute their own patrimony ?

The Franco-American friendship of more than a century leads French and American citizens to draw closer to each other, and to work together. It is a psychological law, very well established by Aristoteles, that among the causes that link men together, the most effective is a common action towards a useful and beautiful aim. It is in creative activity that Love has its source. It naturally binds together the souls of those united for creation, with their eyes fixed on the Ideal. It possesses the virtue, and perhaps it alone has the privilege of establishing, between human beings, the closest and strongest relations, without demanding from any one of them the giving up of his liberty or his dignity. Love admits, favors, engenders an agreement between Liberty and Equality. *Amicitia pares aut invenit aut facit.*

EMILE BOUTROUX,

CE QU'ON DIT...

Çà et là.

"Depuis quatorze ans, a déclaré le Président Wilson à une journaliste américaine, Mlle Ida M. Tarbell qui l'interviewait, je n'ai pas lu un livre sérieux. Quelques romans de police, ce sont les seuls qui me détendent. Les romans modernes sont trop chargés de problèmes. Les problèmes j'en ai mon compte. Quelques vers parfois : je rouvre un de mes poètes favoris. Il y a des passages de Tennyson qui m'ont été d'un grand secours. Je ne connais personne qui ait exposé mieux que Tennyson la théorie du gouvernement populaire. Vous rappelez-vous ?

Une nation, ceux qui gouvernent et ceux qui sont gouvernés,
Un certain sens du devoir, une sorte de foi.
Un certain respect des lois que nous-mêmes avons faites
Une certaine force patiente pour les changer quand nous le [voulons.

"Ferme contre la foule, répète le Président, voilà le difficile, voilà notre danger."

Il y avait à bord un grand philosophe qui allait à Washington, accompagné par un grand physicien, poser sur des mots choisis par M. Wilson les immenses colonnes d'air qui sont sur les mots français. S'il sur-

IT IS RUMORED...

Here and there.

"I have not read a serious book for fourteen years", declared President Wilson to an American journalist, Miss Ida M. Tarbell, who was interviewing him. Modern novels are too heavy with problems. I have my fill of problems. I read verse sometimes. I reopen one of my favorite poets. There are passages in Tennyson which have been a great help to me. I don't know of anybody who better stated the theory of popular government than Tennyson did (Do you remember ?

A nation yet, the rulers and the ruled,
Some sense of duty, something of a faith,
Some reverence for the laws ourselves have made,
Some patient force to change them when we will,
Some civic manhood firm against the crowd...

"Firm against the crowd", President Wilson repeated, "there lies the difficulty, there lies the danger".

There was on board a great philosopher, who was going to Washington with a great physicist, in order to place, on words chosen by Wilson, the immense air-spouts that are on French words. If the liner was torpedoed,

venait un torpillage, le hasard voulait que nous montions sur le même canot. C'était à moi de le réchauffer, de lui donner ma part d'alcool. Si la barque coulait, c'est moi qui soutiendrais une minute encore sa tête au-dessus d'un gouffre. Nous coulions l'un avec l'autre.

Tous les après-midi, il sortait de sa cabine sous un faux nom, — le même toujours, sachant quelle médiocre continuité nous infligeons aux êtres, — mais me saluant chaque fois d'un nom différent, par je ne sais quelle flatterie. Etendu près de moi, il dilatait devant une mer entière la pensée conçue le matin par le hublot, il étalait et repassait de la main un papier roulé. Parfois, il prenait un crayon, il écrivait ; et deux plans du monde, par ce seul geste, étaient pour moi fondus.

Parfois, comme un poète s'amuse en plein soleil à regarder fixement les yeux d'un hibou captif, il regardait, sans le savoir peut-être, au fond de mes yeux. J'y laissais cette petite Idée nue qui les habite, mais d'ailleurs il ne voyait rien ; et moi j'apercevais dans les siens, sinon l'âme de sa pensée, du moins sa forme même, son spectre presque aussi matériel qu'un regard ; car, après tout, un philosophe est un homme.

« Avec les Américains d'hier et d'aujourd'hui. »

Trente ans, c'est long dans la vie d'un ambassadeur, surtout dans la vie d'un ambassadeur français.

« Quand j'arrivai aux Etats-Unis, écrit M. Jusserand, les relations commerciales avec la France ne représentaient que la moitié de ce qu'elles sont à présent; l'aéroplane était inconnu, l'automobile n'existait pas ; mais on y voyait des poilus en abondance, les vétérans de la guerre de Sécession, qui, dignes précurseurs des «Yanks» d'aujourd'hui, avaient combattu avec acharnement pour un principe moral : la liberté humaine !

Humour américain.

Pour bien disserter sur l'humour américain, me disait un soir le Yank assis à côté de moi, il faut une boisson forte, une cigarette de kentucky et une dilection marquée pour le burlesque.

Je crois que mon camarade transatlantique avait raison. Et j'ajouterai qu'il faut même entendre l'épithète « burlesque » au sens du mot latin *burra*, au sens de la *Batrachomyomachie* et de l'*Apokolokyntose*, de mémoire sénèquienne. Mais les gratte-ciel me gardent de vouloir tenter quelque définition doctorale de l'humour yankee ! De savants professeurs l'ont certainement fait à Harvard et à Yale. De joyeux drilles le font aussi chaque jour, et beaucoup mieux, entre deux arcs-en-ciel » dans les *saloons* de Bowery. Lisez Mark Twain, qui prématurément enterré par un reporter mal renseigné, envoya au directeur du journal ce câclogramme dont s'éjouit l'Amérique entière :

« Monsieur, l'annonce de ma mort, dans votre estimable gazette est grandement exagérée ».

J'ai lu un jour, dans je ne sais quel magazine newyorkais, l'histoire *gaie* d'un politicien qui, pour étudier de plus près les scandales des fabriques de conserves de Chicago (voir Upton Sinclair) se fit passer pour mort, mettre en bière et transporter par inadvertance dans une usine où l'on fabriquait du *corned beef*. Il faillit être dépecé sous l'énorme hachoir mécanique et dut s'accrocher au bras sauveur d'un contremaître qui surveillait la manœuvre. Il se consola de l'aventure en regardant les boîtes de fer-blanc auxquelles sa chair était destinée et il lut sur les étiquettes, non sans une légitime satisfaction : « Veau de l'Arizona : Première qualité ».

we were to take place, thanks to Fate, on the same life boat. I would have to keep him warm and give him my share of brandy. If the boat was sunk, it would be my, job to uplift his head above the abyss one last minute. We were to sink together.

Every afternoon he would leave his cabin, under a false name, always the same, as he was well aware of the plain monotony we inflict upon our fellow-men, — but greeting me each time with a different name, out of a kind of flattery. Lying by me, he would dilate before a full sea the thought conceived in the very morning, would spread and lay flat a roll of paper with his hand. Sometimes he would take up his pencil and write ; and two plans of the world were fused into one for me with this sole gesture.

Sometimes, as a poet takes pleasure in staring in the full sun at the eyes of a captive owl, he would stare at the very depth of my eyes, perhaps without knowing it. I would leave in them this small naked Idea that dwells therein,but besides he would not see anything;as for me I would perceive in his eyes, if not the soul of his thought, at least its very shape, its ghost almost as material as a look ; for, after all, a philosopher is a man.

With Americans of Past and Present Days.

Thirty years is a long space of time in an ambassador's life, especially in the life of a French ambassador; it is therefore most interesting for us to read Ambassador Jusserand's collection of studies on some of the men or events, from the point of view of Franco-American relations. "When I came to the United States", he writes, "the commercial intercourse with France was half of what it is now, the aeroplane was unkrown, the automobile practically unused; but there were plenty of "poilus" already, the veterans of the Civil war, who, worthy precursors of the "Yanks" of today, had strenuously fought for a moral principle: the liberty of man.

American humor.

"To talk well about American humor, it is necessary to have a strong drink, a Kentucky cigarette and a decided love for burlesque."

So said a Yank to me one evening.

I think my Transatlantic comrade was right.

And I will add that it is even necessary to take the epithet "burlesque" in the sense of the Latin, *burra* and in that of Batrachomyomachia and Apokolokyntosis, reminiscent of Seneca.

But the Sky Scrapers save me from trying my hand at a doctor's definition of Yankee humor ! Learned professors have done it at Harvard or Yale. Jolly fellows do it every day, and much better, between two "raibows", in the saloons of Bowery. Read Mark Twain, who, prematurely buried by an ill-informed reporter, sent the manager of the paper the cablegramme which all America enjoyed :

— "Sir, the announcement of my death in your valuable paper is greatly exaggerated."

I read one day, in I forget which New-York magazine, the humorous story of a politician who, in order to study the scandals of the Chicago packers (see Upton Sinclair) gave himself out to be dead, was put in a coffin and carried inadvertently to a plant where they manufactured corned beef. He was well nigh cut up by the huge mechanical chopper and had to save himself by catching the mighty arm of an overseer who was looking after the work. He got over the adventure by watching the thin boxes which his flesh was bound for, and he read on the label, with legitimate satisfaction : "Arizona Veal. First quality."

Affaires Intérieures

Probus et l'effort français vers la démocratie

Le président Wilson est en Europe pour l'œuvre de paix. Ainsi se développe l'alliance américaine. La fraternité des armes a suivi la sympathie des cœurs.

Ouvrons notre pays plus largement encore au souffle vivifiant d'idéal et d'énergie qui nous vient d'Amérique, terre de la vraie démocratie.

J'ai l'honneur d'appartenir à une grande institution scientifique américaine et j'ai appris à connaître le sens et les bienfaits des institutions des Etats-Unis. Nulle part, l'individu n'a plus de liberté pour courir le risque de sa vie, déployer ses efforts, s'affirmer, créer. Comme les hommes qui agissent ou qui inventent, l'Amérique est tout entière tournée vers l'avenir et le progrès. Elle est née «dans un heureux moment », disait Washington, en même temps que l'esprit scientifique et la civilisation industrielle. Elle a pu donner tout de suite à la démocratie la plénitude de sa valeur. Aucun préjugé, aucune survivance de formes politiques caduques n'a entravé son essort. Elle n'a pas eu à « liquider » les résistances des vieilles méthodes.

Il ne s'agit pas de transposer en France les institutions des Etats-Unis. Nous avons un commencement de tradition démocratique. Mais il faut l'affranchir des erreurs qui l'étouffent, l'enrichir de créations nouvelles. L'exemple de l'Amérique est, pour cette tâche, un enseignement salutaire.

Un grand Français a bien compris les richesses que l'on pouvait tirer de l'expérience américaine pour organiser la démocratie qui n'existe pas chez nous. Sa modestie se cache sous le pseudonyme de Probus, parce qu'il veut que le mouvement créé par lui soit l'œuvre de l'honnêteté française. Il demande à ceux qui veulent rendre la France plus vivante et plus forte de se tourner vers la grande République alliée et de regarder jouer sa robuste Constitution.

Les Droits de l'homme sont inscrits dans la Constitution américaine et les juges les protègent même contre les lois. La séparation des pouvoirs est la condition de l'ordre politique. Le Parlement en France fait tout. Les assemblées législatives ne doivent plus désigner le président de la République ni ses ministres. Le président sera élu par les conseils régionaux : il ne peut pas être encore nommé par le peuple, comme aux Etats-Unis, car il faut tenir compte des souvenirs de l'histoire de France et l'on sait que l'élection d'un président de la République au suffrage universel nous a conduits à l'empire ; le président choisira les secrétaires d'Etat, responsables devant lui seul. Il faut aussi une Cour suprême qui annule tous les actes des autorités publiques contraires à la Constitution et aux lois et qui soit au sommet de la hiérarchie judiciaire, pleinement indépendante.

Le groupe Probus fera réformer notre administration somnolente et confuse qui paralyse les activités. Il apportera, dans la conduite des affaires publiques, l'initiative et les méthodes industrielles. Il coordonnera les services. Il les décentralisera, les adaptera aux exigences de la vie moderne.

Ce n'est pas seulement la liberté, la justice, la méthode administrative que Probus et ses adhérents veulent donner à la France. Ils veulent aider le peuple à « poursuivre » son bonheur. Ils feront tout pour lui donner la santé: guerre implacable à l'alcoolisme, éducation physique, logement sain, hygiène des villes. Les Etats-Unis nous montrent encore dans ce domaine quelles sont les voies à suivre. Nous ferons connaître les résultats auxquels ont abouti les grandes fondations américaines et

Home Affairs.

The French effort towards democracy

President Wilson is in Europe for the work of peace. Thus the American Alliance develops itself. The brotherhood of arms has followed the sympathy of hearts.

Let us open our country still wider to the vivifying breath of energy and the ideal that comes to us from America, the land of true Democracy.

I have the honor of belonging to a great American scientific body, and I have learned to know the meaning and the benefits of the institutions of the United States. Nowhere has a man more liberty to risk his life, display his efforts, assert himself, create. Composed of men of action and invention, all America is turned towards the future and towards progress. As Washington said, it was born "in a happy time", together with the scientific spirit and industrial civilisation. America could at once give its full value to democracy. No prejudice, no survival of decayed political forms, has fettered its flight. It did not have to liquidate the resistances of old methods.

We do not want to transfer to France the institutions of the United States. We have the beginning of a democratic tradition. But we must free it from the errors that stifle it ; we must enrich it with new creations. For that task the example of America is a salutary teaching.

A great Frenchman has well understood the riches that may be drawn out of American experience, to organize the democracy that does not as yet exist among us. His modesty hides behind a nom-de-plume, PROBUS, because he wishes the movement created by him to be the work of French honesty. He begs all those who desire to make France more alive, stronger, to turn towards the great Allied Republic, and to watch how its sturdy Constitution works

The Rights of Man are written in the American Constitution, and the judges protect them even from the law.

The Separation of Powers is the condition of political order. The Parliament in France does everything. The Legislative Assemblies should neither elect the President of the Republic nor his Ministers. The President will be elected by Regional Councils; he cannot be chosen by the people, as in the United States, for we must bear in mind the memories of French History, and we know that the election of a President of the Republic by universal suffrage lead us to an Empire; the President will chose his Secretaries, responsible to him alone. We also need a Supreme Court that will annul all acts of public authorities that are contrary to the Constitution and the laws, a tribunal which will be at the top of a fully independent judicial hierarchy.

The Probus Group will bring about the reform of our slumbering and confused civil Service, which now paralyzes all activity; it will cause the conduct of public affairs to be directed with initiative and by business methods; it will coordinate the various departments, decentralize them and adapt them to the requirements of modern life.

It is not only liberty, justice and an administrative method that Probus and his adherents want to give to France. They want to help the people to "pursue" happiness. They will do everything to give it health, wage implacable war against Alcoholism, and promote physical education, healthy housing and good sanitation in the towns. In this domain also the United States will show us the way. We will make known the

comment les mêmes initiatives pourraient réussir en France. Le groupe Probus veut sauver de la misère physiologique les vies françaises. Il demandera que la lutte contre la dépopulation soit rigoureusement poursuivie: répression sévère de l'avortement et de la propagande anticonceptionnelle, primes élevées à la natalité, soins particuliers aux mères et aux enfants.

Il prévoit les conditions économiques et financières du relèvement de la production industrielle. Il prévoit les organisations syndicales et les institutions arbitrales qui apaiseront les ressentiments des travailleurs contre les chefs. Il fera l'union raisonnable de tous les Français.

C'est pour accomplir cette œuvre de renaissance française que nous nous sommes groupés autour de Probus et que tous les hommes courageux se joindront à nous.

Ces hommes *veulent réaliser la volonté profonde de la France*, qui est une volonté intense de vie. Ils veulent la dégager des préjugés, des survivances, des timidités qui la mutilent et organiser la vraie démocratie.

Le nom de ce groupement dira l'unique pensée de l'œuvre entreprise à laquelle collaboreront les énergies et les ressources de tous ceux qui ont à cœur de voir notre pays plus grand dans le monde: FRANCE! Association nationale pour l'organisation de la Démocratie.

ALEXIS CARREL.

results at which the great constructive efforts of America have arrived and how the same initiative could succeed in France. The Probus Group seek to rescue French lives from physiological misery. They will demand that the fight against depopulation be pursued : a severe repression of abortion and propaganda against child-bearing, high rewards for fecundity, and peculiar care to mothers and children.

The group foresee the economic and financial conditions which will attend the re-establishment of France. They foresee the Syndicalist organizations and boards of arbitration that will facilitate the re-imbursement of the work-people by their employers. They will realize the reasonable union of all Frenchmen.

It is in order to accomplish this French renaissance that we have gathered together around Probus, and that all courageous men will join us.

These men want to *realize the profound will of France*, which is an intense will to live. They want to free it from prejudices, survivals and timidities, which mutilate it, and to organize true Democracy.

The name of this group will be the sole thought of the work undertaken, and in it will collaborate the energies and resources of all those who have at heart the desire to see our country greater in the world. France! Association Nationale pour l'Organisation de la Démocratie.

ALEXIS CARREL.

Affaires Extérieures

L'évolution de l'opinion américaine pendant la guerre

Rarement dans l'histoire, l'évolution d'un grand peuple fut plus complète et plus raisonnée. C'est que rarement les principes directeurs de la conscience politique d'une nation furent maintenus avec plus de fermeté et de lucidité.

Qu'on se représente l'opinion américaine au début de la guerre. Dans la région Nord-Atlantique sont les Américains de race, familiers dès longtemps avec les affaires d'Europe, ayant des traditions politiques presque semblables aux nôtres, considérant les problèmes internationaux presque de la même manière que nous le faisons. Puis, se succèdent toutes les nuances d'opinion de ces Etats tournés vers l'Europe, jusqu'aux jeunes pays d'Ouest, indifférents à l'ancien monde, dont les préoccupations politiques et économiques sont si éloignées des siennes.

Dans presque toutes les régions vivent, souvent en groupes compacts, des nouveaux venus, à la fois peu américanisés et intéressés seulement par la politique intérieure américaine ; certains d'entre eux, fils des empires centraux ont conservé avec le Vaterland des liens mal définis ; d'autres ont fui les persécutions du tsarisme russe ; d'autres sont des irréconciliables irlandais. Quels éléments de trouble dans la conscience des milieux industriels, catholiques, intellectuels mêmes !

Et puis, il faut compter avec les nuages mystiques de ce pacifisme presque religieux qui, en juin 1915, fera encore que M. Bryan préfèrera démissionner plutôt que de protester contre la guerre sous-marine. Il faut compter aussi — pourquoi nier une faiblesse quand on l'a surmontée? — avec des égoïsmes satisfaits d'être assez loin de l'enfer de la guerre pour en souffrir bien peu, assez

Foreign Affairs.

The Evolution of American Opinion during the War

Scarcely ever in history, has the evolution of a great people been more complete, more rational. This is explained by the fact that the leading principles of the political conscience of a nation were never more firmly and lucidly maintained.

Let us pause for a moment and think what American opinion was at the beginning of the war. In the North-East, we have the old stock of the American race, ever familiar with European affairs, whose political traditions are very like our own, looking at international questions almost in the same way as we do. Then comes every shade of opinion, from the States looking towards Europe, unto the lands of the West, were people are so indifferent to the old world, whose political and economic preoccupations are so far removed from theirs.

In almost all parts of the States, we find compact groups of new-comers, who, though not yet thoroughly americanised, only take an interest in American home politics. Some of these hyphenated Americans, offspring of the Central Empires, are still linked in a vague and uncertain way with the Vaterland; others again have flown from the persecutions of Russian autocracy, others are unreconcilable Irishmen. What elements of trouble for the consciences of the labor, catholic and even University people!

And then, one must also reckon with a cloudy pacifism, half mystic, which, as late as June 1915, made Mr. Bryan prefer to resign rather than to protest against submarine warfare. One must reckon also—why deny a weakness which has been overcome ?—with the selfishness of people who are well-satisfied to be far enough away from the Hell of war, to suffer little by it, yet near enough to be the contractors of the belligerents. Then besides all this, think of the German propagandists, ever indefatigable, readily assuming any shape or form to

près pour être les fournisseurs des belligérants. Et, par dessus tout cela, une propagande germanique constante, bien rentée, méthodique, protéeenne. Et le gouvernement ne peut tout d'abord que sauvegarder les intérêts de la République et tenir lá barre avec fermeté en ne perdant pas de vue l'étoile dont la clarté le guide.

L'éloquence des faits montra aux Américains la psychologie des belligérants. Tandis que les diplomates germaniques se révélaient sans vergogne agents de corruption et de désordre, les Alliés gravissaient en silence le calvaire en haut duquel est la sanglante couronne d'immortelle gloire.

L'Amérique fut frappée dans sa chair par les torpillages et indignée des explications dérisoires par quoi la Wilhelmstrasse semblait plutôt l'insulter que s'excuser. La révolution russe élimina l'argument des pacifistes antitsaristes. Chaque événement en détruisant un préjugé fit plus grandes les démocraties alliées, et les empereurs coalisés plus vils.

Restait l'influence des intérêts.

Ceux dont là fortune aveuglait l'intelligence et la conscience, ne furent qu'une bien faible minorité. Le jour approcha où la masse du peuple américain comprit que l'intérêt comme l'honneur du pays — car pour les nations, l'honneur est une richesse au sens économique du mot, la plus grande et la seule indestructible richesse — exigeaient non point de protester contre les mesures défensives des Alliés, mais d'intervenir dans la lutte aux côtés des Alliés.

Alors, il suffit d'une niaiserie outrageante de l'Allemagne pour que le sort fut scellé. La crise de janvier-mars 1917 amena la rupture des relations diplomatiques, puis l'entrée des Etats-Unis dans la guerre. Ce jour-là, les hommes d'Etat qui, au pouvoir ou dans l'opposit on avaient eu le courage civique merveilleux de continuer silencieusement la grande tâche nationale, purent prononcer, au nom du pays tout entiér, les nobles paroles que leur inspirait leur conscience.

Maintenant était parcouru le cycle entier de l'évolution dont pas une étape ne pouvait être impunément évitée. L'opinion américaine savait tout entière, du Canada au Mexique, du Pacifique à notre Océan, que la grande guerre n'était point un conflit ordinaire entre des Etats, mais la lutte entre l'oppression germanique et le libéralisme occidental, né de la race celtique dont l'Amérique est issue. « Il n'y a plus que deux partis, disait, le 30 mars 1917, le descendant du grand patriote irlandais John Mitchell, celui des Américains et celui des traîtres. » Il aurait pu dire : celui de la civilisation et celui des barbares.

Ainsi, c'étaient les jeunes enthousiastes enrôlés dès la première heure dans les armées alliées qui avaient eu raison ; la réflexion des hommes d'Etat et l'habileté des gens d'affaires aboutissaient au même geste que l'idéalisme des Alan Seeger, des Victor Chapman, des Norman Prince et des Kiffm Rockwell. Il avait fallu trois ans pour faire passer les masses profondes du pays de la sympathie à l'action ; mais la preuve était faite de l'identité de l'idéal et de l'intérêt ; et il était bon qu'il en fût ainsi, car l'Histoire pourra dire que l'intervention américaine doit une partie de son incomparable grandeur à son caractère volontaire et réfléchi.

De la cause de l'Humanité, l'Amérique a fait sa cause. Nous avons le droit de penser, avec une douce fierté, que

attain their aims, well-supplied with money, methodical in their work.

And just at first, the Government can only safeguard the interests of the Commonwealth, and hold the rudder firmly, never losing sight of the light of the guiding star.

Facts, which speak for themselves, have shown the Americans the psychology of the belligerents. Whilst German diplomatists revealed themselves as shameless agents of corruption and disorder, the Allies were silently climbing towards the Calvary where the bloody crown of immortal glory awaited them.

Submarine warfare brought the war home to the Americans, and they were made indignant by the ridiculous explanations offered by the Wilhelmstrasse, which appeared to be rather insults than apologies. The Russian Revolution did away with the argument of the antitsarist pacifists. Each new event gave a fresh proof of the greatness of the Allied democracies and of the vileness of the rulers of the Central Empires; truth came to light, destroying prejudice.

Now there still remained the influences of material interests. Few were those whose newly made fortunes blinded their intelligence and their conscience. The day was coming when the mass of the American people was to realise that the honor, as Yell as the interest of the country—because for nations, honor is wealth, even in the economic sense of the world, the greatest and only indestructible wealth—demanded not to protest against the defensive measures of the Allies, but to come into the struggle to fight by the side of the Allies.

Then came another of those impudent German requests, and the die was cast. The crisis of January to March 1917 brought about the rupture of the diplomatic relations, which was followed by the coming in of the United States into the war. And that day, the statesmen who, in power or in opposition, had the splendid patriotic spirit necessary to work on silently at their great national task, were at last entitled to speak in the name of the whole country the noble words inspired by their own consciences.

Now, the entire cycle of the evolution had been gone over, no stage of which could have been evaded. The whole of America, from Canada to Mexico, from the Pacific to the Atlantic, knew that the great war was not simply an ordinary conflict between states, but that the choice lay between German despotism and Western liberalism—the liberalism of the Celtic ancestors of America. "There are only two parties now, said the descendent of the great Irish patriot John Mitchell, on the 30th of March 1917—that of the Americans and that of the traitors". He might have said : "That of civilization and that of Barbarism. "

So, it was the young enthusiasts who had volunteered right at the beginning to join the allied armies who had seen straight; the wisdom of statesmen and the cleverness of businessmen had led them to the same conclusion as the idealism of Alan Seeger, of Victor Chapman, of Norman Prince, of Kiffin Rockwell, etc. It had taken three years to wake up the mass of the people and to turn sympathy into action. It had been proved that ideal and interest went hand in hand, and it was a good thing that it was so: and later, History will tell us that the American intervention owed a part of its splendid greatness to its voluntary and deliberate character.

America has made the cause of Humanity her cause. We are entitled to believe with gentle pride that France has had a predominent influence in the war evolution of the great Republic. Rockwell said: "The cause of France

la France a une part unique dans l'évolution de guerre. de la grande République Rockwell disait : « La cause de la France est la cause de tout le genre humain. » Et Seeger écrivait à sa mère: « Venez aimer la France et comprendre la noblesse presque sans égale de l'effort que fait cet admirable peuple. » L'Amérique a une intelligence trop idéaliste et trop réaliste à la fois pour qu'il ne fut pas certain qu'elle comprendrait le sens de la guerre et combien son intervention était nécessaire pour elle-même et pour l'humanité; mais que la France ait été la grande victime de l'agression allemande, ce fut pour l'Amérique comme si elle avait vu outrager La Fayette par des mercenaires hessois; sans cela, elle eut été guidée vers les Alliés avec sa raison; à cause de cela, elle se joignit à eux avec son cœur. Ainsi son évolution a été harmonieuse et complète; désormais, son opinion est définitive, et rien ne saurait plus séparer les grandes démocraties celtiques des deux côtés de cet océan.

Y. M. G.

Armée et Marine

L'armée américaine

Les Etats-Unis sont entrés en guerre au printemps de 1917. Trois mois plus tard, en juillet, ils commençaient à transporter des soldats dans l'ancien continent. Au bout d'un an, en juillet 1918, le nombre des hommes transportés était de un million, dont 700.000 combattants. Le passage continue tout l'été et l'automne, à raison de plus de 200.000 hommes par mois. Qu'il y ait là un prodigieux effort, nul ne peut le nier. Ces forces ont été engagées de deux façons, soit dans les armées alliées où elles ont formé des divisions ou des corps, soit en armées particulières. Dans le premier cas, on peut dire que c'est à la seconde bataille de la Marne que commence réellement l'intervention en grand de nos alliés. Dans la IV^e^ armée, commandée par le général Degoutte, se trouvait le I^er^ corps américain, encadré par le VII^e^ corps français à sa gauche et le XXXVIII^e^ à sa droite. Mais, en réalité, la répartition était bien moins nette. Il y avait, dans le VII^e^ corps français, une partie de la 4^e^ division américaine. Inversement, il y avait, dans le I^er^ corps américain, une division française, la 167^e^, à côté d'une division américaine, la 26^e^. Dès le premier jour de la contre-offensive, c'est-à-dire le 18 juillet, le I^er^ corps américain prit Torey, Belleau et Mouthins. De son côté, le XXXVIII^e^ corps a parmi ses divisions une division américaine, la 3^e^, qui entre en ligne le 21, dans la région de Château-Thierry.

Le 22, le I^er^ corps américain livre de violents combats à Epieds qui est pris et repris cinq fois. La 26^e^ division américaine, qui se bat depuis le 18, restera en ligne, malgré ses pertes et ses combats, jusqu'au 25. Elle sera remplacée par la 42^e^ division américaine. Au XXXVIII^e^ corps, la 3^e^ division américaine se battra neuf jours et sera remplacée, le 30, par la 32^e^ américaine.

Le 29, une troisième phase de combats commence, et le I^er^ corps américain livre de violents combats à Sergy, qui est pris et repris quatre fois. Ce sont ces derniers combats qui amènent l'établissement définitif de l'armée sur la Vesle, du 4 au 7 août. De nouvelles divisions américaines apparaissent encore : le 3, c'est la 4^e^ division qui relève la 42^e^ ; le 7, c'est la 28^e^ qui remplace la 32^e^.

On voit le rôle important joué par les Américains à la VI^e^ armée ; ils se battent également à la X^e^, où

is the cause of all mankind." And Alan Seeger asked his mother to come and love France, and she would then understand the nobleness of the almost unparalleled effort of this splendid people.

The American mind is too idealist and practical at the same time for its ever having been possible to doubt for a moment that such a mind would not understand the meaning of the war, and how necessary it would be for America to join in, not only for her own sake, but for the sake of Humanity. Since France was the greatest victim of German aggression, it was to America almost as if Lafayette had been outraged by the Hessian mercenaries. Reason, in any case, would have led her to the side of the Allies, but her love of France made her come in with her heart too. Thus the evolution of America has been harmonious and complete; and now her mind is made up; and nothing will ever again separate the great Celtic democracies which dwell on the two sides of the Ocean.

Y. M. G.

Army and Navy.

The American Army

The United-States have entered the war in the Spring of 1917. Three months later, in July, they began to transport soldiers to the Old World. At the end of a year, in July 1918, the number of men transported was one million ,among whom were 700.000 combatants. The crossing of the Ocean went on during the whole Summer and Autumn, at the rate of over 200.000 men a month. Nobody can deny that this has been a tremendous effort. These forces have been engaged in two ways, either in the Allied armies in which they formed divisions and corps, or in individual armies. In the first case it can be said that it is during the Second Battle of the Marne that the intervention of our Allies really begins on a large scale. In the 4th Army, commanded by General Degoutte was le 1st American Corps, flanked by the 7th French Corps on its left and the 38th on its right.But in point of fact the distribution was far from being so clear cut. There was in the 7th French Corps part of the 4th American Division. Inversely there was in the 1st American Corps a French Division, the 167^e^,shoulder to shoulder with an American Division, the 26th. From the very first day of the offensive, i. e. on the 18th of July, the 1st American Corps took Torey, Belleau and Monthins. As for the 38th Corps it had among its divisions the 3rd American Division which was in line on the 21st, in the Château-Thierry district.

On the 22nd, the 1st American Corps fought hard battels at Epieds, ant it was taken and retaken five times. The 26th American Division, which has been fighting ever since the 18th, will keep the line in spite of its fights and its losses,till the 25th. It will be replaced by the 42nd American Division. In the 38th Corps, the 3rd American Division will fight nine days, and will be replaced, on the 30th, by the 32nd American.

On the 29th, a third phase of the struggle began, and the 1st American Corps engaged in severe fights at Sergy, which was taken and retaken four times. These last fights caused the army definitely to settle on the Vesle, from the 4th to the 7th of August. New American Divisions still appeared: on the 3rd of August, the 4th Division relieved le 42nd; on the 7th, the 28th took the place of the 32nd.

One can see the important part taken by the Americans in the 6th Army; they also fought in the 10th,

ils livrent les combats de Vierzy. Cette intercalation de divisions américaines dans les rangs alliés durera jusqu'à la fin de la guerre. Dans la bataille qui commence le 27 septembre sur le front britannique, et qui aboutit à la prise de Cambrai, deux divisions américaines sont engagées. A la même époque, à l'armée Gouraud, c'est la 2e division américaine, mise à la disposition du XXIe corps français, qui, par une magnifique avance, enlevait, le 4 octobre, le Blanc-Mont et décida de la reprise des Monts de Champagne.

Mais il y a plus. A partir du mois de septembre, les Américains apparaissent constitués en armées ; et leur coup de début est, le 12 septembre, l'attaque de la Ire armée américaine des deux côtés de Saint-Mihiel, qui aboutit à la délivrance de cette ville et au nettoyage des Hauts-de-Meuse. Après cette affaire, la Ire armée américaine se redresse et s'en va occuper le secteur de Verdun, tandis que la IIe armée prend le secteur de Woëvre. Le 26 septembre, commence la bataille finale. La Ire armée américaine est chargée de refouler l'aile gauche allemande le long de la Meuse : mouvement important qui peut amener la déroute de toutes les forces allemandes, coupées de leur base. Le premier jour, les Américains avancent de 8 kilomètres. Mais l'ennemi a senti le péril. Il oppose à cette manœuvre contre son pivot une résistance acharnée. D'autre part, l'exploitation du succès est difficile, en raison même des forces accumulées par nos alliés. Bref, les Allemands auront le temps d'exécuter le repli des autres fronts avant d'être forcés sur celui-là.

Telle est la part glorieuse que nos alliés d'outre-Atlantique ont jouée dans la seconde partie de l'année 1918. L'armistice est venu avant que leur action ait pu pleinement se développer. Mais leurs trophées témoignent de leur valeur. Du 18 juillet au 11 novembre, les armées américaines ont fait aux Allemands 43.300 prisonniers et ont conquis 1.421 canons.

HENRY BIDOU.

with which they combated at Vierzy. This fusing of Americans Divisions with the Allied ranks will continue to the end of the war. In the battle that began on the 27th of September on the British front, and led to the taking of Cambrai, two American Divisions were engaged. At the same time, in the Gouraud Army, it was the 2nd American Division, placed at the disposal of the 21sh French Corps, that, advancing victoriously, too on the 4th of October the Blanc-Mont and caused the retaking of the Monts de Champagne.

But there has been something more. From the month of September, the Americans formed armies of their own; and their first stroke was, on the 12th of September, the attack of the 1st American Army on both sides of Saint-Mihiel, that lead to he delivery of the city and the "cleaning-up" of the Hauts-de-Meuse. After this affair the 1st American Army went to occupy the Verdun Sector, whilst the 2nd Army took the Woevre Sector. On the 26th of September, the final battle began. The 1st American Army was intrusted the care of driving back the German left wing along the Meuse: an important movement that could cause the rout of all the German forces, cut off from their base.

On the first day, the American advance was six miles. But the enemy was aware of the danger. He opposed a fierce resistance to this manœuvre against his pivot.

On the other hand, it was difficult for the Germans to take advantage of their success, on account of the big forces accumulated by our Allies. In short the Germans had time to fall back from the other fronts, before being obliged to abandon the American front.

Such was the glorious part taken by our Allies from beyond the Ocean during the second part of 1918. The armistice has come before their action could fully develop itself. But their trophies bear witness to their valor. From July 18th to November 11th the American armies have taken 43,300 prisoners and 1.421 guns.

HENRY BIDOU.

NOTES ET FIGURES

Le président Wilson.

Le caractère du Président Wilson n'a pas été dépeint d'une façon satisfaisante, et ce seul fait est déjà un signe. Avant tout, il déteste le geste sensationnel ; de lui, un portrait vrai ne peut être qu'en demi-teintes.

Ainsi était Georges Washington. Entre les deux hommes, existent de curieuses ressemblances. On les a rapprochés en disant qu'ils étaient « des libéraux anglais transplantés sur le sol du nouveau monde. »

Wilson n'est pas seulement, comme Washington, naturellement simple. La réserve est chez lui systématique ; il semble qu'il désire maintenir l'image que le peuple a de lui dans une sorte de clair-obscur.

Roosevelt a fait tous ses efforts pour attirer Wilson sur son propre terrain ; pas une fois, le Président n'a montré, ne fût-ce que par l'étincelle d'un regard, qu'il y accordait la moindre attention. Le silence de Wilson prouve sa prudence, la maîtrise qu'il a de lui-même.

Il est ce qu'en Amérique on appelle un « loup solitaire ». En parlant de Lincoln, il a exprimé le secret de son cœur, au moins l'idée qu'il a de lui-même : « Cet esprit n'avait pas de familiers réels... C'était un esprit solitaire qui comprenait les hommes sans communiquer pleinement avec eux. » Cette tendance naturelle de Lincoln n'est-elle pas, chez Wilson, une règle consciente de vie ?

NOTES AND FIGURES

President Wilson.

There is no satisfactory sketch of the character of President Wilson, and perhaps this very fact is illuminating: he is above all things an unsensational man.

This is also true of George Washington,

Both might be described as British liberals transplanted on the soil of the New-World.

In both the love of Humanity seems largely to take the place of strong personal affections. It is said of Washington that Lafayette was the only man whom he ever really loved — and all his life, Wilson has been making many pleasant acquaintances but few intimate friends.

Both combined with a direct singleness of purposes capacity for great subtlety of methods.

Not only, like George Washington, is Wilson unsensational naturally, but it is also for him a system.

Theodore Roosevelt, his great opponent in American politics, goes almost to the other extreme : he makes his sensationalism a method ; in the course of the past three years controversy, Roosevelt has constantly tackled Wilson both in his forceful speeches and his vigorous, if somewhat banal, editorials. Not once has Wilson showed, by even the flicker of an eyeflash, that he took any notice of it.

On dit à Washington — ses amis même le disent — qu'il n'a pas à proprement parler de conseillers, mais seulement des « *reporters* » qui lui fournissent les faits sur lesquels il établit son jugement. Ses deux ou trois intimes ne seraient que les verres grossissants à travers lesquels il étudie le monde.

Il n'a pas besoin des autres.

Il a besoin de faits, non de pensées. Il est lui-même une machine à penser, contrôlée par une volonté, sa grande vertu. Un humoriste a dit de lui : « Il peut tourner à son gré le commutateur de sa pensée. »

Wodrow Wilson est un historien de l'école moderne. Il commence par examiner les faits, les analyse avec soin, et, d'après eux, se forme une opinion réfléchie. La principale raison de son voyage fut sans doute un désir d'étudier les faits sur place et de première main. Au lieu d'arriver en Europe, comme beaucoup le croient, avec des idées toutes faites sur la paix, il est probable que, pour l'instant, les idées de W. Wilson sont à l'état fluide. Dans ses premières conversations, il ne cherche pas des opinions, mais des renseignements précis : il veut se documenter.

Peut-être rien ne traduirait-il mieux la complexité un peu déconcertante de son caractère que ces deux phrases, dont l'une est de lui-même et l'autre du colonel House : « Si je négligeais de modifier mes sentiments devant les changeantes conditions du monde, alors je cesserais d'être en harmonie avec le monde ». « Une fois qu'il a résolu d'adopter une ligne de conduite, aucune puissance au monde ne saurait le faire dévier du chemin qu'il s'est tracé. Il garde, du reste pour lui seul le secret de ses projets et soyez persuadé qu'il sait toujours où il va ».

Cette volonté, mise au service d'un historien devenu homme d'Etat, explique son attitude comme politique, son refus de se soumettre à la discipline de parti. Quand il se présenta au poste de gouverneur dans l'Etat de New-Jersey, il avertit ses électeurs qu'il ne se bornerait pas, s'il était élu, à un rôle exécutif : « Je serai, dit-il, un gouverneur non constitutionnel. Si cela ne vous plaît pas, ne votez pas pour moi. » Un jour, un « boss » du parti démocratique vint le voir pour lui faire accepter une manœuvre douteuse. Le Président se leva, ouvrit la porte, invita d'un geste son interlocuteur à s'en aller, en disant : « J'espère que vous ne m'obligerez pas à vous mettre dehors. »

Celui qui, à la « Maison Blanche », est introduit dans la salle de réception particulière, se trouve soudain comme dans un confessionnal. L'appartement a une large fenêtre, et le Président, de l'air le plus aimable, fait asseoir son visiteur en face de la fenêtre. Lui-même tourne le dos à la lumière, le visage dans l'ombre, il suit avec attention les jeux de physionomie, la mobilité des sentiments. Avec toute autre personne, le visiteur serait gêné et s'en irait irrité. On emporte, en quittant le Président, l'impression d'une personnalité infiniment sympathique. On ne s'étonne plus, après l'avoir vu, de ce qui semble à beaucoup une énigme : du charme, de la fascination qu'exerce cet homme à l'esprit austère, à la volonté inflexible. Son sourire n'a-t-il pas été une surprise pour Paris ?

Le Président Wilson s'amuse d'une bonne plaisanterie jusqu'à rire aux larmes. Sa conversation est pleine d'humour ; il sait conter une histoire avec esprit. Il goûte la beauté féminine et, dans un salon il n'est pas rare de le voir parler à la plus jolie femme. Il aime les sports. Il n'est pas seulement un excellent joueur de golf, mais, pendant la saison, il assiste, deux fois par semaine, à une partie de base-ball qu'il suit avec un intérêt passionné. Si on lui parle d'un livre, c'est l'auteur qu'il désire voir. Quand il ne lit pas pour se documen-

Roosevelt has gone to all lenght to lure Wilson on

Roosevelt has gone to all length to lure Wilson on prudence and his mastery.

The main trait of his character is indeed this very mastery of himself and of his own designs; he is what the Americans call a lone wolf. As he had said of Lincoln, perhaps betraying the secret of his heart, or at least of his conception of himself : « That spirit had no real familiars... That was a very lonely spirit that comprehended men without fully communicating with them... » Perhaps this was an inherent quality with Lincoln, but is it not a conscious rule of life with Wilson ?

It is said in Washington, even by, his friends, that he has no real advisers, but only reporters bringing him the facts on which he forms his judgment. It is suspected that his two or three closest familiars are only lenses through which he looks at the world. He does not need the other people.

He needs facts, not thoughts. He is himself a thinking machine, under the power of a will which is his great virtue. Some one said of him: "He can turn on thoughts as one can turn on the water from the spigot." He belongs to the modern and scientific school of statesmanship: he begins with the facts, studies them carefully, and from them forms a sound conclusion. The principal reason of his coming to Europe was probably to study the facts first hand. Instead of arriving with set ideas about the settlement, as most Europeans believe, it is highly probable that, at this moment, Wilson's ideas are in a state of flux. In his first conversations he is looking not for views, but for information.

His will put at the service of the modern historian that he is, explains his impatience of party obligations. When he was nominated for governor of New-Jersey, he warned the voters that he was not going to confine himself, if elected, to a purely executive role : « I will be an *unconstitutional governor*", he said; "if you don't like it, don't vote for me". One day, a democratic party boss came to see him to urge upon him a doubtful scheme. The President rose, opened the door, invited him with a gesture to go, saying : "I hope that I shant be forced to throw you out. »

Now we come to the puzzle which has made a character sketch of him so hard to write : with all his austerity of mind and principle, with all this cold intellectuality, with all this dominant will, he is a charming, even a fascinating man for the people who get into touch with him. All Paris, after the day of his arrival, talked of his smile, and seemed to be surprised.

When a visitor enters his private reception room in the "White House", he is received as in confessionnal ; this apartment has one large window, and the President, with the most graceful air of good followship,

These seem very bald details concerning the habits and character of a public man ; as a matter of fact there has never lived a statesman in America, the land of anecdotes, about whom ther have been fewer stories. His life is so ordered and regular, that nothing seems ever to happen to President Wilson. The negro servant, in America, loves above all things a sense of excitement in the House ; and the old black gardener of the « White House » who has served many administrations, is said to be dying of ennui. A visitor to the White House kitchen garden noticed a flourishing mint-bed and asked : « Uncle, do they ever make any use of this mint ? ". "No, Sah, none to speak of, Sah, except now and then for a little lamb with mint sauce », responded the old man wearely, thinking doubtless on the many mint juleps, the national drink of Suddern Americans, there lying dormant. « Now, in Mr. Taft's

ter, il se distrait avec des histoires de détective. Il va souvent au théâtre. Il aime les genres les plus divers, mais on a rmarqué qu'il ne manque jamais une première au Keith's Théâtre.

Ces détails sur les habitudes d'un politique peuvent paraître d'une bien grande banalité. En réalité, l'Amérique, qui est le pays des anecdotes, n'a jamais eu un homme d'Etat sur lequel on en raconte aussi peu. La vie du Président est si régulière, si ordonnée, qu'on dirait qu'il ne lui arrive jamais rien. Le domestique nègre d'Amérique aime, par-dessus tout, le mouvement et le remue-ménage dans la maison. Et le vieux jardinier noir de la Maison-Blanche, qui a servi maints présidents, se meurt d'ennui, dit-on. Un visiteur qui parcourait le jardin potager de la Maison-Blanche, ayant remarqué une plate-bande de menthe, lui demanda : « Eh ! Oncle, est-ce qu'on emploie jamais cette menthe ? — Non, Moussieu, rien qui mérite qu'on en parle, à peine de temps en temps pour relever le gigot d'agneau par une sauce à la menthe, répondit mélancoliquement le vieux jardinier qui sans doute pensait à tant de « mint-juleps », la boisson nationale des Etats du Sud, qui sommeillaient là en puissance. « Ah ! du temps de M. Taft, Moussieu, ces plantes servaient à un plus noble usage ».

SISLEY.

L'escadrille La Fayette.

Que de difficultés durent être vaincues ! Quelle énergie les fondateurs durent déployer pour obtenir le droit de former une unité spéciale. Ils y parvinrent enfin, non sans provoquer les protestations furieuses, les menaces sauvages de l'ennemi. Le 17 avril 1916, le « père » de l'idée, Norman Prince, et ses camarades Victor Chapman, Kiffin Rockwell, James Mc Connel fêtaient en un banquet la naissance de « l'escadrille américaine » et partaient au front ; ils étaient les quatre premiers pilotes du groupe, tous les quatre sont morts pour la France.

Le vol initial de ces volontaires fut accompli, le 17 mai 1916, sur le front d'Alsace. Le lendemain, Kiffin Rockwell remportait la première victoire. Et, le 18 mai, départ pour Verdun. Les succès commencent à s'accumuler. Avec une audace et une vaillance rares, ceux qui veulent « nous rendre la politesse de La Fayette et Rochambeau » attaquent les patrouilles de l'adversaire sans s'occuper du nombre des adversaires. Certains sont blessés, ils refusent d'être évacués. D'autres tombent, les survivants n'ont qu'un désir : les venger. Les Américains viennent de plus en plus nombreux se ranger sous les ordres des chefs français, le capitaine Thénault et le lieutenant de Laage de Meux (tué) qui commandent cette phalange de braves dont le nom devient : « Escadrille La Fayette ».

La première victime fut le sergent Victor Chapman : s'étant lancé à l'attaque de plusieurs avions ennemis, le 23 juin 1916, il trouva la mort au cours de la lutte. Six jours auparavant, sérieusement blessé à la tête en dégageant un camarade, il avait refusé d'interrompre son service !

Lufbery, venu de l'aviation de bombardement à la chasse, rejoint ses compatriotes. Il devient as. Son nom est cité au communiqué en l'honneur de sa cinquième victoire, le 12 octobre 1916, jour où Norman Prince, perdu dans la nuit, se tua au retour de l'expédition sur Oberndorf. Le créateur de l'escadrille suivait dans la tombe Kiffin Rockwell, abattu le 3 septembre, et précédait James Mc Connell, abattu le 18 mars 1917.

« Cette guerre peut être ma mort, notait Mc Connell en son carnet le jour de ses 29 ans, mais malgré tout je lui dois une profonde reconnaissance. »

« Si je meurs, écrivait Rockwell à sa mère, je veux que

time, Sah, this here bed was put to a more noble use. » seats him with his facefull in the light. The President sitting with his back to the light, has his own face in shadow, carefully following the revealing turns of expressions. With any ordinary man, the visitor would go away embarrassed and probably irritated. But everyone who leaves his presence comes away with an impression of a remarkably sympathic personality.

President Wilson enjoys a good joke, even sometimes roaring laughter. His own conversation, in his lighter moments, is brightened with humour : he is a willy *raconteur*.

He likes beauty in women, and in a room full of women, he will eventually be found talking to the prettiest. He enjoys sports. Not only does he himself play a good game of golf, but in the season he will be found twice a week at the base ball game, following the play with the greatest enthusiasm. He has little interest in Belles Lettres for their own sake ; when he does not read serious works forinformation, he diverts his mind by reading detective stories. He is a constant theatre goer. His taste in the drama is catholic, but it is noticed that, when there is a new bill at Keith's, the Washington Vaudeville theatre, he is always at the first performance.

SISLEY.

The Lafayette Squadron.

How many difficulties had to be overcome ! What energy the founders had to display in order to obtain the right of forming a special unit ! They finally managed it, not without furious protests and wild threats from the enemy. On the 17th of April 1916, the "father of the idea", Norman Prince, and his comrades, Victor Chapman, Kiffin Rockwell, James Mc Connell, commemorated the birth of the "American Squadron", and left for the front. They were the first pilots of the group : the four of them died for France.

The first flight of these volunteers took place on the 17th of May 1916, on the Alsatian front. The day after, Kiffin Rockwell won the first victory. On May 18 th, they left for Verdun. The successes began to accumulate. With rare audacity and gallantry, those who wished to "return the courtesy of Lafayette and Rochambeau" attacked the patrols of the enemy, careless of the number of their opponents. Some were wounded but they refused to be evacuated. Others fell, the survivors had but one wish: to avenge them. The Americans were coming in ever greater numbers to range themselves under the command of French chiefs, Captain Thénault and Lieutenant De Laage de Meux (killed) who led this phalanx of brave soldiers that became the "Lafayette Squadron".

The first victim was Sergeant Victor Chapman. He rushed to the attack of several enemy aeroplanes, on the 23rd of June 1916, and met with death in action. Six days before severely wounded at the head, while trying to disengage a comrade, he refused to interrupt his service !

Lufbery, who had been transferred from bombardment aviation to fight aviation, joined his fellow-countrymen. He became an "as". His name was on the roll of honor for his fifth victory won on the 12 of October 1916, the very day when Norman Prince, lost in the thick of night, was killed when returning from his raid to Oberndorf. The founder of the Squadron, Kiffin Rockwell, was next to meet death, brought down on the 23rd of September, preceeding James Mc Connell, who was brought down on the 19th of March 1917.

"This war may cause my death" Mc Connell wrote down in his diary on his twenty ninth birthday, "but, in spite of all, I owe it deep gratitude."

vous sachiez que je suis mort comme tout homme devrait le faire, en combattant pour ce qui est juste. Je n'estime pas que je combats pour la France seule, mais pour la cause de l'humanité entière, la plus noble de toutes les causes. »

Telle était la mentalité des grands soldats qui, abandonnant délibérément leur situation, leur foyer, vinrent se ranger à nos côtés. D'autres suivirent que nous admirons, mais que penser de ces précurseurs dans l'héroïsme qui, tour à tour, versèrent leur sang pour notre patrie ! Un peu plus de 200 pilotes ont appartenu à l'escadrille La Fayette : les pertes dépassent le tiers. La plupart de ces braves avaient déjà été blessés dans la légion étrangère.

Nous ne rappellerons pas tous les deuils de cette unité d'élite que sa valeur faisait appeler régulièrement là où il fallait assurer la maîtrise de l'air. Mais nous devons une mention spéciale à l'être extraordinaire, semblant échappé d'un roman, qu'était Lufbery. Mécanicien à la mobilisation, passé dans l'aviation américaine, il était devenu major. Il comptait 16 victoires. En voulant triompher à nouveau, il fut abattu en flammes ; pour échapper à la mort atroce par le feu, à 800 mètres d'altitude, il se jeta dans le vide.

Lorsque la cinquième arme alliée fut constituée, l'escadrille La Fayette fut dissoute. William Thaw, l'un des rares survivants du début, en était l'as. Plusieurs des pilotes ne voulurent pas abandonner leurs camarades français et préférèrent le grade de sergent ou d'adjudant dans notre armée à celui de lieutenant ou de capitaine dans celle des Etats-Unis ; tels l'adjudant Parsons, aux huit victoires, et le sergent Connelly, aux sept succès, sans oublier le remarquable sergent Baylies, tué alors qu'il avait triomphé douze fois en moins de trois mois :

« J'ai appris à voler dans les écoles françaises, disait-il, sur des appareils français, avec des professeurs français. J'ai vécu avec des pilotes français. J'ai abattu des avions comme si j'étais Français. Je veux mourir avec l'uniforme français au cas où je serais descendu. »

L'Amérique était de cœur avec nous depuis le début de la campagne, mais on peut dire que son enthousiasme fut accru par l'attitude glorieuse de ses enfants, ouvriers de la première heure, chasseurs de Boches et conquérants des nues.

JACQUES MORTANE.

André Tardieu.

Theodore Roosevelt had once a moment of self-analysis. I mention this because Roosevelt, essentially a man of action, has little talent for analysis of any kind. Whenever he is forced into abstract thinking, he reminds one of a man holding himself to a high window-ledge by his wrists. It is not his natural grip.

This moment came when a visitor to the White House, during his first term, asked him :

"Mr. President, how do you account for your great success? What exceptional power have you?"

Roosevelt stood still for a moment, considering this new idea.

"I have no exceptional mental powers", he said, "no, I'm sure I have only a very ordinary mind. I have energy, I have intuition — but so have many others. I'll tell you—" here, the visitor said afterward, Roosevelt's smile broke out like the sun through clouds, and he clicked his teeth—"I have it—*I get things done!*"

I think of this Rooseveltian phrase when I think of the French High Commission in the United States, and of its chief, M. André Tardieu. He, it happens, is not

"If I die, Rockwell wrote to his mother, I want you to know that I died, as every man ought to die, fighting for what is just. I do not think that I am fighting for France alone, but for the cause of all Humanity, the noblest of all causes."

Such was the state of mind of the great soldiers who, deliberately abandoning their careers and their homes, came to fight side by side with us. Others follow—men whom we admire, but what shall we think of these precursors in heroism, who successively shed their blood for France! A few more than 200 pilots belonged to the Lafayette Squadron: the casualties exceed a third. Most of these gallant soldiers had been already wounded in the Foreign Legion.

We will not recall all the losses of that crack unit, whose valour caused it regularly to be called, wherever it was needed, to ensure the mastery of the air. But we must especially mention that extraordinary being who seemed to have escaped from a novel, Lufbery. A mecanical engineer, in August 1914, he passed to military aviation. He became a Major. He won 16 victories. When wanting again to triumph, he was brought down all in a blaze. To escape an excruciating death by fire, at a height of 800 metres, he jumped overboard.

When the Fifth Allied Army was constituted, the Lafayette Squadron was dissolved. William Thaw, one of the rare survivors of the beginning, was the "as". Several pilots refused to abandon their French comrades, and preferred the rank of sergeant or "adjudant" in the French Army, to that of lieutenant or captain in the United States Army. They were "Adjudant" Parsons with his 8 victories and Sergeant Connelly, with his 7 successes, not to forget the remarkable Sergeant Baylies, killed after triumphing 12 times in less than three months.

"I learnt how to fly in French Schools, on French machines, with French instructors", he used to say. "I lived with French pilots. I brought down enemy planes as if I were a Frenchman. I wish to die wearing a French uniform, if I am brought down."

America's heart was with us from the beginning of the campaign, but we can say that its enthusiasm was increased by the glorious attitude of its children, the workmen of the first hour, the "hunters" of the "Boches" and the conquerors of the air.

JACQUES MORTANE.

André Tardieu.

Il arriva à Roosevelt d'avoir, un jour, l'idée de s'analyser. Chose curieuse, Roosevelt, homme d'action par excellence n'a que fort peu de goût pour l'analyse. Mettez-le sur les idées abstraites et il ressemble à quelqu'un qui resterait pendu par les mains au rebord élevé d'une fenêtre. Il n'est pas fait pour cela.

Et pourtant cela lui est arrivé une fois : c'était au cours de son premier mandat, un jour qu'un visiteur lui demandait à la Maison-Blanche :

« Monsieur le Président comment expliquez-vous votre succès ? Quel est donc le secret de votre puissance? »

Roosevelt resta un instant silencieux, surpris devant ce problème nouveau.

« Je n'ai aucun don intellectuel qui dépasse la moyenne... Non ; je n'ai, j'en suis certain, qu'une intelligence très ordinaire. J'ai de l'énergie, j'ai de l'intuition... comme tant d'autres. Je vous dirai... » et ici, le visage de Roosevelt fut transfiguré par un sourire, soleil transperçant les nuages : il fit claquer ses mâchoires : « J'y suis... j'abats de la besogne, j'aboutis. »

a man of ordinary intellectual power. But above all—and this perhaps is the quality by which he makes the greatest appeal to the practical American—he gets things done.

Like millions of other Americans, I know Tardieu by his works. Except for one or two formal exchanges of compliments at diplomatic receptions, I have met him only once. That was early, very early, in the war—before he had his opportunity. I had approached him for a favor which, I know now, could not possibly be granted. Disappointed as I was by his final answer, I left the refreshing contrast between him and the ordinary bureaucrat with whom we dealt in those days. He took the problem, analyzed it in a few words, reduced the proposal to an impossibility, returned a pleasant "no" and turned to the next business in hand. I should have known then, as I know now, that when with the pressure of war real ability forced itself up through the inert mass of tradition and precedent, this young French captain would go far.

Let us, then, judge him by his work.

The French High Commission—in itself an inspiration—had before it an enormous task. Not only must France be the associate of America in the war; she must also, in the fullest sense, be the teacher of America. America, on her side, was engaged,—to create suddenly a quantity of international business unprecedented in history. All this we must do in feverish haste—"Hurry up, America!", was the watchword of the hour—and we must work with human material only half-educated for the task. The new departments which we intituted for the job were in themselves partly experimenta. The French High Commission, charged with all the practical relation between the two Republics, must work in harmony with this ever-changing scheme. Even before April 1917, France had many commissions in the United States, operating often loosely and without relation to each other. These must be drawn into some general plan

One can imagine the old-fashioned diplomat placed in charge of such a job—his bewilderment behind his camouflage of mysterious superiority, his delays and hesitations, his adherence to impractical formulas. Tardieu is not old-fashioned. He seemed to see the thing naked-eyed, as though international relations had never existed before, as though there were no tradition.

First, ignoring political considerations in so far as an official of a democracy can ignore them, he took to the United States a body of technicians—each a man who understood the job he was going to do, whether it were training infantry or making munitions or keeping things sweet with the press. When I say that he ignored political considerations, I am speaking as an outsider. I know nothing of the manner in which Tardieu's force was selected; I judge only by results. But it was constantly remarked in Washington that at every strategic point of the Tardieu mission stood a man trained for the task he was set to do—further, usually a man who knew something of Americans and of the American mind. For the first time, perhaps, a diplomatic body went abroad staffed by specialists.

A bureaucrat of the old school, no matter how able, would have made another mistake, and perhaps a fatal one, in organizing this commission. He would have formed it on the model of his own governmental machinery. When we set up a munitions board, a War Trade Board or a Shipping Board, Tardieu cut his cloth to fit; in the French High Commission sprang up at once a corresponding section, working in harmony and liaison with the American board but

Je pense à ce mot de Roosevelt, lorsque je songe au haut commissariat français aux Etats-Unis et à son chef, M. André Tardieu. Certes M. Tardieu n'est pas un homme d'une intelligence moyenne, mais la qualité par laquelle il a le plus séduit le sens pratique des Américains est celle-ci : « il abat de la besogne, il aboutit ».

Comme tant d'autres Américains, je connais Tardieu par ses ouvrages. Sauf une ou deux rencontres à des réceptions diplomatiques, je ne l'ai vraiment vu qu'une fois. C'était tout à fait au début de la guerre. J'étais venu solliciter une faveur qui ne pouvait être accordée. Déçu par son refus, je remarquai entre lui et l'habituel bureaucrate auquel nous avions affaire un contraste heureux. Il précisa la question, la résuma en quelques mots, montrant l'impossibilité de la demande, prononça un « non » aimable, et passa à une autre affaire. J'aurais pu prévoir alors, que lorsque la nécessité ferait triompher de l'inertie des traditions et des précédents la valeur réelle, ce jeune capitaine irait loin.

Jugeons donc André Tardieu à l'œuvre. Le haut commissariat français — l'idée n'en était-elle pas déjà une trouvaille — avait devant lui une tâche énorme. La France ne devait pas seulement être dans la guerre l'associé, elle devait aussi être le moniteur de l'Amérique. De son côté l'Amérique s'était engagée à monter d'un coup un négoce international de grandeur inconnue dans l'histoire.

Cela nous devions le faire avec une hâte fièvreuse : « Américains, dépêchez-vous ». Tel était alors le mot d'ordre donné à tous.

Les nouveaux services organisés par nous pour répondre à ce besoin étaient une expérience. En fait il y eut beaucoup de mécomptes. Le haut commissariat français, chargé de la liaison entre les deux Républiques, dût suivre ce changement perpétuel et sans cesse s'y adapter. La France avait de nombreuses missions aux Etats-Unis, mais les liens qui les unissaient n'assuraient pas la coordination des efforts. Il fallait donc les faire rentrer dans une organisation centrale.

Voyez en face d'un tel travail un diplomate de la vieille école. Représentez-vous son effarement derrière le camouflage d'une supériorité mystérieuse, ses hésitations, son parti-pris pour les formules purement théoriques. Tardieu n'appartient pas à la vieille école .C'est d'un œil clair qu'il semble avoir vu ce qu'il y avait à faire, comme si il n'y avait pas de tradition.

En tout premier lieu, il écarte les considérations politiques ; il amène avec lui aux Etats-Unis un groupe de techniciens, et chacun connaissait son affaire soit qu'il s'agit de l'instruction de l'infanterie, de la fabrication des munitions, ou d'une risette à faire à la presse.

Quand je dis qu'il écarta les considérations politiques, je parle en profane, je ne juge que d'après les résultats, mais on a remarqué à Washington qu'à tous les points stratégiques de la mission Tardieu, était posté l'homme compétent... généralement d'ailleurs un homme assez au courant de l'Amérique et de l'esprit américain. C'est pour la première fois peut-être que la diplomatie s'en allait à l'étranger, encadrée de spécialistes.

Tout bureaucrate de vieille école aurait commis une autre erreur, peut-être néfaste dans l'organisation de cette mission. Il aurait pris pour modèle l'administration de son pays. Là encore, c'est d'un œil clair que Tardieu a envisagé sa besogne. Lorsque nous créâmes un ministère de munitions, un War Trade Board ou un

working always as part of the French machinery. The High Commission had, further the looseness and adaptability which always marks the highest kind of organization. There, in my opinion, lay the practical flaw of the "perfect" German system so much vaunted in the early stages of the war et now so discredited, It had everything except adaptibility. Tardieu, on a week's notice, could always change his machinery to fit in with the ever-changing American machine. Further, new issues kept arising which called for new specialists. To get in a hurry the kind of men he wanted from an overseas government which could not possibly understand must have taken some manipulation on the part of Tardieu. The point is that the right men always appeared in Washington or New-York or the Southern training camps, and appeared promptly. He got the thing done.

May I add my small testimony? Last Spring I returned home from the war to take charge, during five months, of one minor activity of our government. My work involved relations both with the foreign embassies in Washington and with our own bureaus. Now nothing about the wear and tear of public work in war time so wearied my impatient American spirit as the bureaucratic delays. Emergency business of undoubted usefulness and importance was often delayed for weeks while it went through the languid mills of red tape. Certain measures for the good of all were never taken at all, because they involved something new, and were therefore beyond the scope of the bureaucratic mind. There were, however, exceptions both in our own bureaus and those of the foreign governments represented at Washington; and the great, unvarying exception was the French High Commission. There, I could get the thing done. In the department of the High Commission was always some man who understood at once, who found if the proposal fitted the plans of the French government, and who, if it did, saw it promptly through. He, like his chief, got things done.

In that overgrown village remade by the pressure of war which Washington has become, Tardieu and his associates found themselves popular. And this popularity was not all personal, nor yet all an expression of love for France. Charming though they might be as companions, hosts or guests, they would have made no such impression had they not, in the picturesque language of America "delivered the goods". Washington, after all, was measuring men by what they did to win the war. Back of this popularity lay the feeling that they had accomplished, without noise or friction, what they set out to do.

In the narrow sense, the High Commission was not a diplomatic body. After all, French political affairs among us were still directed by that gentleman whose understanding of the United States has done so much for both republics—M. Jules Jusserand. Yet it was diplomatic in the wider sense; and one wonders if this practical Parisian journalist, to whom Fate alloted such a curious task, has not founded a new diplomacy. After all, there is nothing esoteric or mysterious in the business of national relations, though the old-school diplomatist has worked hard to persuade us to the contrary. Only by its size and importance does it differ from ordinary business or politics. Tardieu has shown how triumphantly well this business may be done by a big, common-sense organization, staffed by specialists and headed by an able man who knows where he is going. When we have cured this sick world, we may find it the only diplomacy; and men a hundred years from now may laugh as they wonder at the soft-footed, whispering, inhuman diplomacy of the Nineteenth Century, whose traditions André Tardieu did so much to break.

WILL IRWIN.

Shipping Board, Tardieu tailla son étoffe à la mesure ; au commissariat français poussa sur le champ un organe correspondant qui allait travailler en harmonie avec le comité américain. Le haut commissariat possédait cette souplesse d'adaptation et cette flexibilité, qui appartiennent toujours à l'organisation la plus développée. A mon avis à la machine allemande « si parfaite », si vantée au début de la guerre et maintenant si discréditée, il manquait la souplesse. En une semaine Tardieu a toujours pu ajuster sa machine suivant les besoins, toujours nouveaux, de la machine américaine. Il obtenait sans délai les hommes nécessaires, d'un gouvernement qui à distance ne pouvait guère comprendre les exigences du moment. Le « right man » arrivait à Washington, à New-York ou dans les camps d'entraînement du Sud, et arrivait rapidement.

Puis-je ajouter mon modeste témoignage. Au printemps dernier je revins en Amérique pour m'occuper pendant cinq mois de quelques petites choses pour mon gouvernement. J'avais des relations avec les ambassades étrangères à Washington et avec nos bureaux américains. Rien ne lassait plus mon impatience d'Américain que les lenteurs de la bureaucratie. On laissait dormir des affaires urgentes, des décisions d'intérêt général parce qu'elles impliquaient un élément nouveau qui dépassait l'horizon du bureaucrate. Il y avait toutefois des exceptions : invariablement le haut commissaire de France faisait exception. Là, mon travail aboutissait. Il se trouvait toujours quelqu'un capable de comprendre et qui, si la proposition s'accordait avec les projets du gouvernement français, la réalisait immédiatement. Comme son chef, cet homme « faisait sa besogne, aboutissait ».

Dans ce village, qu'est devenu Washington par les exigences de la guerre, Tardieu et ses collaborateurs eurent leur popularité : quelque charmants qu'ils fussent ils n'auraient point produit cette impression s'ils n'avaient pas, comme le dit la pittoresque expression américaine, *livré la marchandise*. Après tout, Washington appréciait les hommes dans la mesure de ce qu'ils faisaient pour gagner la guerre. Derrière cette popularité, se trouvait la conviction qu'ils avaient accompli sans bruit et sans froissement, ce qu'ils avaient à faire. Au sens étroit du mot, le haut commissariat n'était pas un corps diplomatique. La politique française parmi nous était dirigée par M. J. Jusserand dont la connaissance des Etats-Unis a tant servi les deux républiques. Pourtant c'était un corps diplomatique dans un sens plus large et l'on se demande si ce journaliste parisien, avec son sens des affaires, ne s'est pas trouvé, par le hasard des choses, amené à créer une diplomatie nouvelle. A tout prendre, il n'y a rien de mystérieux ou d'ésotérique dans la pratique des relations internationales, quoique les diplomates de la vieille école aient bien travaillé pour nous faire croire le contraire ; ce n'est que par son importance et son étendue qu'elle diffère de la pratique des affaires et de la politique courantes, Tardieu a démontré le succès qui accueille une telle entreprise lorsqu'elle dépend d'une organisation forte de bon sens pratique, encadrée de spécialistes et dirigée par un homme capable qui sait où il va. Lorsque nous aurons guéri ce monde malade, peut-être sera-ce là notre seule diplomatie : dans cent ans, on rira étonné, en se rappelant cette diplomatie au pas feutré, aux chuchotements inhumains. De cette diplomatie du XIX^e^ siècle Tardieu aura fait beaucoup pour rompre la tradition.

WILL IRWIN.

Philosophical Talk.

American Philosophy and French influences

The source of development of philosophical thought in the United States has revealed a series of foreign influences. From the time of the sturdy Puritanism of the Pilgrim Fathers, to that of the latest importations of systems "made in Germany", the gate has been open to intellectual no less than to personal immigration.

The permanent basis of indigenous American thought, however, has remained realistic. It has maintained religious faith and puritan morals ; and to keep these two things, it has battled alike against all forms of "disintegrating idealism" and of "debasing materialism". The realism of the Scots—Reid, Dugald Stuard, Hamilton, — served, in the hands of the Universities and the churches, to check and repel, in each case the tide of foreign speculation, up to the end of the nineteenth century, when a group of original thinkers arose in America and gave the country a series of philosophical schools of great originality and complete independence.

French influence upon philosophical thought in America has been, on the whole, on the side of the national realistic tradition. In the eighteenth century it came through the Encyclopedists, who were interpreted by the materialistic school of Philadelphia, seconded by the agnostic speculations of Franklin and Jefferson, both imbued with French thought (1).

This naturalistic movement was in opposition, in the central States, to the idealism of New-England, embodied in Edwards, and stimulated by Berkeley. At the same time, the realists strenuously combatted them both.

A second wave of French influence appears in the transition period up to 1878, when the eclecticism of Cousin had a considerable vogue. This was, however, more negative than positive, since there resulted no genuine impulse toward constructive thought.

Up to 1880 we may say, therefore, the native American realism, rooted in British colonial Puritanism, had held its own. The most important influences, coming from England, Scotland, and France had, on the whole, strengthened this native growth.

In the last quarter of the XIXth century, however, there came a great flowering of more or less independent systems.

A native idealism arose, assimilating the German romantic systems through the medium of the neo-hegelian movement in England and Scotland. Strangely enough, this took effect, as in Scotland, first in theology and philosophy of religion. Green of Oxford and Caird of Scotland were the great British protagonists, while in America the late professor Josiah Royce represented this school.

Positivism, too, took on new and interesting forms, due to the acceptance of the theory of evolution and the attempts to work out the foundations of a scientific sociology. The American biological theory of the school led by Cope and Marsh, was based upon the vital philosophy of Lamarck : while a counter movement, based on Darwinism, followed on in the succeeding years up to 1900. There is now a reaction again toward vitalistic views.

(1) See the study by Woodbridge Riley, *Revue Philosophique*, Nov. 1917.

Propos Philosophiques

La philosophie américaine et les influences françaises

Les origines du développement de la pensée philosophique aux Etats-Unis révèlent une série d'influences étrangères. Depuis l'époque du ferme puritanisme des « Pères Pèlcrins » jusqu'à celle des dernières importations des systèmes « made in Germany » la porte a été ouverte à l'immigration intellectuelle autant qu'à l'immigration des individus.

Cependant la base permanente de la pensée américaine indigène est restée réaliste. Elle a conservé la foi religieuse et la morale puritaine; et pour garder ces deux éléments, elle a bataillé également contre toutes les formes de « l'idéalisme désintégrant » et contre toutes celles du « matérialisme dégradant ». Le réalisme des Ecossais, — Reid, Dugald-Stuard, Hamilton — a servi entre les mains des universités et des églises, à arrêter et à repousser, dans chaque cas, le courant de spéculation étrangère, jusqu'à la fin du XIXe siècle, époque à laquelle un groupe de penseurs originaux se forma en Amérique et donna au pays une série d'écoles philosophiques d'une grande originalité et d'une indépendance complète.

L'influence française sur la pensée philosophique américaine a porté généralement sur l'aspect de la tradition réaliste nationale. Au XVIIIe siècle elle se fit sentir par l'intermédiaire des Encyclopédistes, qui furent interprétés par l'école matérialiste de Philadelphie, secondée par les spéculations agnostiques de Franklin et de Jofferson, tous deux imbus de pensée française (1).

Ce mouvement naturaliste se trouva en opposition, dans les Etats du Centre, avec l'idéalisme de la Nouvelle-Angleterre, représenté par Edwards et stimulé par Berkeley. En même temps les réalistes combattirent énergiquement ces deux mouvements.

Un second courant d'influence française apparaît pendant la période de transition jusqu'en 1878, époque à laquelle l'éclectisme de Cousin obtint une vogue considérable. Cette influence fut cependant plus négative que positive, puisqu'il n'en résulta aucun mouvement original vers une pensée constructive.

Nous pouvons donc dire que jusqu'en 1880 le réalisme natif américain, enraciné dans le puritanisme colonial britannique avait conservé toutes ses positions. Les influences les plus importantes, venues d'Angleterre, d'Ecosse et de France, renforcèrent, d'une façon générale, ce développement indigène.

Au cours du dernier quart du XIXe siècle cependant, il y eut une grande floraison de systèmes plus ou moins indépendants.

Un idéalisme indigène se développa, assimilant les systèmes romantiques allemands par l'intermédiaire du mouvement néo-hégélien d'Angleterre et d'Ecosse. Par une coïncidence assez étrange ce fut, comme en Ecosse, d'abord sur la théologie et la philosophie des religions que son influence se fit sentir. Green à Oxford et Caird en Ecosse furent les grands protagonistes britanniques de ce mouvement, tandis qu'en Amérique il fut représenté par feu le professeur Josiah Royce.

Le positivisme prit également chez nous des formes nouvelles et intéressantes, dues à l'acceptation de la théorie de l'évolution et aux tentatives faites pour poser les fondements d'une sociologie scientifique. La théorie biologique américaine de l'école dirigée par Cope et Marsh était basée sur la philosophie vitale de

(1) Voir l'étude de Woodbridge Riley, *Revue philosophique*, nov. 1917.

In sociology, August Comte has had great influence ; but this influence has been indirect, coming into America largely through the British Comtists, Spencer and Mill. Another French writer of the last generation who has had considerable influence on social theory is Gabriel Tarde. This sociological current, setting in from France, has been fed by the works of Durkheim and Lévy-Bruhl.

Realism has had its restatement also, its ablest representatives being Ormond and Ladd. Their work, especially that of the former (A. T. Ormond, of Princeton, recently deceased) contains able and synthetic reinterpretations of data drawn from all the modern sciences.

Besides sociology which has been more ambitious than successful in America, psychology has had an enormous and fruitful impulsion. Experimental, social, genetic, analytical psychology, in fact all the movements which have distinguished the recent advance of psychology, have had very important representatives in the United States.

But the most striking and original departure of the last generation in America is, of course, the "pragmatic" movement with which the name of William James is prominently associated.

Pragmatism may be considered «American", both from its origin and from its character. It is the point of view best fitted to embody American traditions, and to formulate American conditions of life. The sanctions of realism in America have always been pragmatic — being religious and moral, and looking always toward the pratical. Pragmatism, having utilitarian ends and adopting practical means, does justice to the same fundamental motives. It conserves all the traits of the traditional realism, and renders conscious count of the practical values which American civilization sets store by. William James may justly be considered the prophet, if not the sole originator, of this American philosophy, which found in him its spokesman for the refutation of the "absolutism" of many kinds which flooded the country, coming from Germany between 1870 and 1900.

Against all the Germanophiles, returning home after visiting the shrines of Kœnigsberg, Berlin and Halle, James stood fast, the representative of the American spirit, and with it of the sober French way of approaching problems : the way characterized by detailed empirical observation, patient and full analysis, clear exposition. These characteristics are found in the best French writers, and it is not an accident that James cites French authors by preference, dedicates his great work "Principles of Psychology" to a Frenchman, and spends many pages declaiming against the puerile and obscure pedantry of the Germans. Bergson was first recognized and introduced to the English-speaking world by James.

In other recent movements in America, French influence has been real, but desultory and individual. Th. Ribot, for example, has been very popular among our psychologists and Pierre Janet among our pathologists, as were Taine and Charcot in the earlier generation. The work of Boutroux is to-day widely known and often cited. I might mention many other names, such as Couturet in formal logic, H. Poincaré in the theory of science, Fouillée, Guyau, Binet; but these men speak each to a special audience.

In the field of general philosophy, a much greater

Lamarck ; un mouvement contraire, basé sur le darwinisme, lui succéda pendant les années qui suivirent, jusqu'en 1900. Il y a maintenant une nouvelle réaction en faveur des théories vitalistes.

En sociologie, Auguste Comte a eu une grande influence ; mais cette influence s'est fait sentir en Amérique d'une façon indirecte, en grande partie par l'intermédiaire des comtistes anglais, Spencer et Mill. Un autre écrivain français de la dernière génération a eu une influence considérable sur les théories sociales : c'est Gabriel Tarde. Ce courant sociologique, venu de France, a été alimenté par les travaux de Durkheim et de Lévy-Brühl.

Le réalisme s'est aussi introduit à nouveau chez nous : les meilleurs représentants en ont été Ormond et Ladd. Leurs travaux, en particulier ceux du premier (A. T. Ormond, de Princeton, mort récemment), contiennent d'intéressantes réinterprétations synthétiques de données tirées de toutes les sciences modernes.

Outre la sociologie qui, en Amérique, a été plus ambitieuse qu'heureuse, la psychologie a pris une impulsion énorme et fructueuse. La psychologie expérimentale sociale, génétique, analytique, en fait tous les mouvements qui ont marqué les récents progrès de la psychologie,, ont eu des représentants très importants aux Etats-Unis.

Mais la théorie la plus frappante et la plus originale de la dernière génération en Amérique est naturellement le pragmatisme auquel s'attache avant tout le nom de William James.

Le pragmatisme peut être considéré comme américain à la fois par ses origines et par son caractère. C'est le point de vue de plus propre à personnifier les traditions américaines et à formuler les conditions de vie américaines. Les sanctions du réalisme en Amérique ont toujours été pragmatiques, étant religieuses et morales, ayant toujours le pratique en vue. Le pragmatisme, ayant des fins utilitaires et adoptant des moyens pratiques, rend justice aux mêmes motifs fondamentaux. Il conserve tous les traits du réalisme traditionnel et fait consciemment cas des valeurs traditionnelles auxquelles la civilisation américaine attache un grand prix. William James peut être à bon droit considéré comme le prophète, sinon le seul créateur de la philosophie américaine, qui trouva en lui un interprète capable de réfuter l' « absolutisme » aux nombreuses formes qui venu d'Allemagne inonda le pays entre 1870 et 1900.

A tous les germanophiles, revenant en Amérique après avoir visité les sanctuaires de Kœnigsberg, Berlin et Halle, James tint solidement tête comme représentant de l'esprit américain ainsi que de la sobre manière française d'approcher les problèmes, manière caractérisée par l'observation empirique détaillée, l'analyse patiente et complète et la claire exposition. On retrouve ces caractères dans les meilleurs écrivains français, et ce n'est pas par hasard que James cite des auteurs français de préférence, dédie son grand ouvrage *Les Principes de la Psychologie* à un Français, et consacre maintes pages à déclamer contre la puérile et obscure pédanterie des Allemands. James fut le premier à reconnaître la valeur de Bergson et à présenter son œuvre au monde anglo-saxon.

Sur d'autres mouvements américains récents, l'influence française a été réelle, mais peu continue et individuelle. Th. Ribot, par exemple, a été très populaire parmi nos psychologues, et Pierre Janet chez nos pathologistes, — comme le furent Taine et Charcot dans la génération précédente. Les ouvrages de Boutroux sont aujourd'hui très connus et souvent cités. Je pourrais mentionner bien d'autres noms, tels que ceux de Couturet pour la logique formelle, H. Poincaré pour la théorie des sciences, Fouillée, Guyau, Binet ; mais ces hommes s'adressent chacun à un public spécial.

extension of French thought is greatly to be desired. French intellectualism of the last two generations has not reached the Americans, so busy have they been puzzling over the enormous tomes which have reached them from beyond the Rhine. Renouvier and Ravaisson remain virtually unknown.

It is most desirable, in their own interest, that American thinkers, after absorbing the extreme activist and pragmatist doctrines of the present generation, should drink deeply at the sources of the refined and critical intellectualism which distinguishes and tempers French national thought.

JAMES MARK BALDWIN.

Dans le champ de la philosophie générale, il est grandement à souhaiter que la pensée française prenne une place bien plus considérable. L'intellectualisme français des deux dernières générations n'est pas encore parvenu aux Américains, tant ils ont été occupés à se casser la tête sur les énormes tomes qui leur sont parvenus d'au delà du Rhin. Renouvier et Ravaisson restent virtuellement inconnus.

Il est très désirable, pour leur propre intérêt, que les Américains, après avoir absorbé les doctrines activistes et pragmatistes extrêmes de la présente génération, aillent boire longuement aux sources de l'intellectualisme raffiné et critique qui distingue et tempère la pensée nationale française.

JAMES MARK BALDWIN.

Théâtre & Musique

Le théâtre à Paris pendant la guerre

Du voyage que le Huron fit à Paris pendant la guerre de Cinq ans et de la conversation qu'il y eut avec un écrivain dramatique, une actrice et un entrepreneur de spectacles.

Après qu'il eut, tous feux éteints, échappé aux torpilles allemandes et traversé les mers, le Huron, revit, la joie au cœur, poindre à l'horizon les côtes de France. Il venait à Paris rejoindre son vieux maître, philosophe pacifiste et athée, qui faisait la guerre à la guerre en dirigeant une assocation de jeunes chrétiens combattant pour la France .A peine eut-il salué son maître, que le Huron courut prendre des nouvelles d'un écrivain français avec lequel il s'était lié d'amitié, lors d'un précédent voyage. On lui répondit au domicile de l'auteur que celui-ci, revenu des armées dans un cruel état de délabrement, était désormais affecté au Bureau des affaires japonaises. Il l'y trouva en effet, vêtu d'un clair uniforme bleu, mais le nez chaussé de grosses lunettes rondes et compulsant de vieilles paperasses jaunies.

— Allo, s'écria le Huron, après avoir embrassé tendrement son ami, vous avez entrepris quelque recherche sur l'antique théâtre nippon ?

— Non pas, répondit l'auteur, le ministre a daigné utiliser ma connaissance de la langue japonaise, pour l'aider à préparer, avec toutes les insécurités désirables, le futur statut des relations entre les deux empires du Japon et d'Allemagne.

— Vous faites là de méchante besogne, répondit le Huron avec l'ingénuité qui lui a valu sa réputation dans le monde. Perpétuer la chicane entre les hommes est une tâche déplaisante et j'aurais préféré que vous fissiez des pièces de théâtre, qui, n'auraient pas manqué, celles-là, d'être plaisantes.

— Peut-être, mon cher Huron, mais je suis mobilisé et vous n'ignorez pas que l'obéissance fait la force des armées. D'ailleurs, laissez-moi vous dire à mon tour bien ingénument : depuis quatre grandes années que mon pays est en guerre, une constante inquiétude m'a gardé de toute tentation d'écrire la moindre réplique de théâtre.

— Oh ! moi, j'étais sûr que la France vaincrait !

— Moi aussi, mais mon esprit et mon cœur n'en étaient pas moins absorbés tout entiers par l'angoisse du lendemain et j'étais bien incapable de secouer cette obsession.

— Certains de vos confrères pourtant ont écrit des pièces dont l'écho a retenti jusque dans les gazettes d'Huronie.

— Ils ont jugé sans doute qu'ils servaient mieux leur

Theatres and Music.

The Theatre at Paris during the War

Of the voyage which the Ingénu made to Paris during the Five Years War and of the conversation which he had with a dramatic writer, an actress and a theatrical manager.

After he had escaped from German torpedoes and had crossed the sea in a ship whose lights were darkened after nightfall, the Ingénu again saw with joy in his heart the coast of France rise above the horizon.

He hastened to Paris to rejoin his old master, who was also a philosopher, a pacifist and an atheist ,and who waged war against war by directing an association of young Christians who were fighting for France. Scarcely had he greeted his former teacher than the Ingénu hurried to learn the news from a French writer with whom he had become fast friends at the time of a former visit to Paris. He was told at the home of the author that the latter on his return from the army where he had suffered most cruelly, had been assigned a position in the Department of Japanese Affairs.

The traveller found his friend there, clad in a light blue uniform, and with a pair of large spectacles with round lenses perched on his nose, running over some old papers, musty and yellow.

— Hello, cried the Ingénu, after having cordially greeted his old friend, have you undertaken some investigations on the theatre of Old Japan?

— Not that, replied the writer. The minister has daigned to make use of my knowledge of the Japanese language to aid him in preparing with most praisewortly inexactness the future statutes regarding the relations between the Japanese and German empires.

— That is a labor unworthy of you, replied the traveller with the ingenuousness which had earned his reputation for him throughout the world. To perpetuate deceit among manhood is a most repugnant task, and I should have preferred that you produce some dramas which could not have been other than charming.

— Perhaps, my dear Ingénu, but I have been mobilized, and do not forget that in obedience lies the strength of an army. Moreover, let me talk to you frankly in my turn.

During the four long years that my country has been fighting a continual uneasiness has prevented me from yielding to the temptation to write even the simplest theatrical work.

— Oh, I have been certain that France would win the war.

— And I also, but my thoughts, my very being were none the less entirely occupied by the anguish of each day, and I could not throw off that obsession.

— Certain of your contemporaries, however, have writ-

pays en s'efforçant d'accroître le trésor de ses œuvres immortelles. Le dommage fut que ces nouvelles richesses apparurent au premier examen, d'une qualité trop manifestement périssable. L'inspiration de ces pièces était souvent élevée et le titre en faisait foi ; mais l'exécution, par son adresse même et sa technique tant de fois éprouvée, ne donnait en aucune façon le sentiment d'un art transformé. Il semblait que ces auteurs s'étaient contentés d'accommoder leur manière à la couleur du temps qui était hélas ! le rouge temps de la guerre, mais leur industrie s'efforçait en vain de se hausser à la taille du grand drame qui se jouait sur les champs de la mort François Porcher, lui-même, dont j'avais tant aimé les poèmes sur la guerre avec leurs fortes images et leur rythme solide, n'a pu nous donner au théâtre, avec les *Butors et la Finette*, qu'un panneau symbolique d'un coloris factice et d'un mouvement incertain.

— Oh ! que je suis déçu ! s'écria brusquement le Huron ; j'espérais entendre de si belles pièces en France, après avoir lu dans mon pays de si beaux livres français sur la guerre.

— Assurément notre littérature de guerre a été admirable, par sa puissance et par sa variété. Ce fut comme une floraison merveilleuse de confessions jaillies de la souffrance quotidienne, au cantonnement, à l'ambulance ou à la tranchée. Oui, ces « cahiers » font honneur à la France et lui vaudront peut-être dans l'avenir autant de gloire que l'héroïsme de ses soldats.

— Comment expliquez-vous cette infériorité de votre littérature dramatique ?

— Très simple, mon cher Huron. Pendant la guerre, on peut exprimer une émotion à voix basse, dans l'entretien à deux qu'est la lecture d'un livre. Le soldat me conte sa douleur ; mon cœur est près du sien et je l'écoute fraternellement. Si des larmes viennent à couler sur mon visage, l'auteur lui-même ne les verra point. Au théâtre au contraire, l'émotion étant collective, a quelque chose d'impudique. Nous ne pouvons supporter qu'on évoque artificiellement à nos yeux la souffrance qu'à cette minute même un autre est en train de souffrir, réellement. Pour écrire une telle œuvre, il eût fallu la simple grandeur du génie. Elle ne nous a pas été donnée ; un de nos soldats nous la rapportera peut-être dans son bissac... après la guerre.

En disant ces mots, le commis aux affaires japonaises avait coiffé son képi, et, prenant le bras de son ami l'entraînait vers la rue.

— Et maintenant, contez moi ce qu'on a fait au théâtre chez vous, dans votre Huronie, pendant la guerre.

— Oh ! nous n'avons rien fait de bien neuf. Nous nous sommes contentés d'enterrer une vieille connaissance française qui était pourtant morte depuis bien des années en France.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Oui, mon cher, nous avons mis au tombeau le Français de l'ancien théâtre américain. Et ce fut un enterrement joyeux, je vous le jure, car on ne pouvait rien imaginer de plus ridicule ni de plus faux que le fantoche suranné qui personnifiait la France dans nos pièces d'avant-guerre. Nous en étions restés au second Empire. Le type traditionnel du Français était représenté par un personnage aux yeux écarquillés, à la moustache cirée, aux pantalons bouffants. Bon diable au demeurant, mais d'une nervosité perpétuelle, qui se traduisait par une incroyable abondance de gestes et de paroles.

— Et c'était le seul type de Français qu'avait adopté la scène américaine ?

— Non, il y avait aussi l'étudiant de Murger, le bohème du quartier Latin, dont l'insouciante bonne hu-

ten plays whose fame has been sung even in the publications of my distant country.

— They have thought, no doubt, that they served their country best by trying to increase the store of its immortal masterpieces. The pity of it all lay in the fact that these new riches appeared, at first sight, to be of a value very patently ephemeral. The thoughts which inspired these pieces were often lofty, and the titles were the proof of it, but in spite of the skilful and highly developed technique of their execution they did not express in any way the feeling of a transformed art. It seemed that these authors were content to arrange their style to suit the colors of the times which were, alas ! the blood-red days of war, but they labored in vain to rise to the height of the great drama which was being exacted on the field of death. Even François Porcher, whose war poems with their powerful portrayals and magnificent rythm had pleased me so much, has been able to give our theatre with its "Les Butors et la Finette" nothing but a symbolic picture of factitious coloring and loose development.

— Oh! How disappointed I am! cried the Ingénu abruptly. I was hoping to find some excellent plays in France after having read in my own country such wonderful books which treated of the war.

— Assuredly, our war literature has been most admirable, full of intensity of emotion, of depth of conception, and covers a wide range of subjects. It has been a marvellous outburst of confessions of daily suffering, in the cantonments, in the hospitals, or in the first line trenches. Yes, these works do honor to France, and perhaps they will bring her in the future as much glory as the heroism of her soldiers.

— How do you explain the inferiority of your dramatic literature?

— That is very simple. In the perusal of a book there is an intimate conversation between two persons. The soldier tells me of his sorrow, our hearts respond each to the appeal of the other, and I can listen to him as a brother. If the tears flow down my cheeks the author himself does not see them. At the theatre on the contrary, the emotion being collective has an element which makes us ashamed.

We cannot endure the sight of what one may call an artificially produced pain at a moment when another being is suffering in reality. To write a great work would demand the simple greatness of genius. That has not been given to us; perhaps one of our soldiers will bring it back to us in his havresack... after the war.

On saying this, the employee of the Department of Japanese Affairs put on his cap, and taking the arm of his friend started toward the outer door.

— And now, tell me, what has one done in your country during the war?

— Oh, we have created nothing new. We have been content to inter an old French acquaintance who, however, died many years ago in this country.

— What are you talking about?

— Yes, my friend, we have laid away in the tomb the Frenchman of the American theatre of half a century ago. That was a most joyous occasion, I assure you, for one could imagine nothing more bizarre, nor more untrue to life to-day than the antiquated dandy who personified the Frenchman in our pre-war productions. We were still in the time of the second empire. The traditional type of a Frenchman was represented by a personage with staring eyes, waxed moustaches, and baggy trousers. A lovable rascal withal, he was endowed with an intense nervous force which manifested itself in an unbelievable flow of words and rapid gestures.

neur ne se lassait pas de chanter, de danser, et, bien entendu... de pérorer.

— Mais depuis la guerre, le vrai Français d'aujourd'hui, notre poilu par exemple, n'a pas encore paru sur votre scène ?

— Prenez patience, je suis convaincu que nos meilleurs écrivains s'efforceront de peindre avec autant de fidélité que d'ardente sympathie le Français qu'ils viennent d'apprendre à connaître. Patientez ; en Amérique, on se hâte lentement et les gens qui parlent trop vite n'inspirent pas une grande confiance. Mais il est impossible que de toutes nos souffrances communes ne jaillisse pas, chez nous comme chez vous, une puissante expression des pensées et de l'idéal en qui nous communions davantage chaque jour.

Tout en devisant de la sorte, le Huron et son ami étaient arrivés devant une colonne de théâtre où des affiches bariolées annoncaient les spectacles de la soirée : *Un flirt en sous-marin. — L'eusses-tu cru, Poilu ! — Le Couché de Rosalie. — Aphrodite en campagne.*

— Incroyable, s'écria le Huron ! Mais comme il n'avait rien perdu de son ancienne ingénuité, il ajouta que ces polissonneries, étant françaises, ne sauraient manquer d'être spirituelles. Aussi proposa-t-il à son ami, qu'après s'être restaurés aussi copieusement que le permettraient les restrictions du temps présent, ils allassent assister aux évolutions en campagne de la déesse Aphrodite, personnifiée ce soir-là par Mlle Gaby Tantpis.

Quand ils sortirent du restaurant, le Huron se montra tout à fait ahuri de l'obscure clarté qui tombait de quelques rares réverbères. Comme ils se rendaient à tâtons vers la Butte sacrée des théâtricules, le Huron faillit être renversé par un énorme chariot collecteur d'ordures auquel s'agrippaient des grappes de soldats dont le visage était noir autant que l'obscurité de la nuit permit au Huron d'en juger. Se garant d'un geste brusque, il alla choir dans une boîte de zinc ; son carnet de sucre et ses tickets de pain, projetés hors de sa poche, roulèrent dans la boue. Une heure environ après cet incident, les deux amis avaient franchi les cinq cents mètres qui les séparaient encore de la Boîte à Tantpis.

Ils entendirent, deux heures durant, une revue-opérette, dont les plaisanteries de corps de garde autrichien consternèrent notre ingénu. On dansait le chahut final et les amis allaient être enfin libérés... lorsqu'un formidable glapissement retentit à travers la ville. Le Huron bondit de son fauteuil, mais, à sa stupéfaction, il vit les spectateurs se rendre, avec un calme et une discipline dont il ne les eût pas crus capables, dans les caves du théâtricule. Le Huron les suivit et ne fut pas médiocrement surpris d'y trouver, mêlés aux spectateurs, tous les interprètes d'*Aphrodite en campagne*. Mlle Tantpis ayant jeté sur sa robe de commère une zibeline d'une inestimable somptuosité, s'approcha de l'ami du Huron. Avec des mines adorables elle lui reprocha de n'avoir rien écrit pendant la guerre. Et, comme il souriait, elle répliqua vivement :

— Oh ! je sais bien que nous donnons au public des pièces stupides. Mais, il faut bien tenir compte de la guerre. Les gens ont déjà tant d'ennuis ! — Ils ont besoin d'entendre des bêtises !

— Madame, répliqua le Huron révolté, que dites-vous Et malgré l'émoi où le jetait manifestement la beauté de Mlle Tantpis, il ne put se défendre d'ajouter : J'aurais cru, moi, qu'un peuple si grand dans l'action aurait tenu à ne pas se montrer si petit dans ses plaisirs.

— Il est charmant votre ami, murmura l'actrice à l'oreille de l'auteur, mais ces Américains ont des idées de l'autre monde. N'est-ce pas, monsieur Noubas ?

Et elle présenta M. Noubas, qui, assis sur un pliant,

— And was this the only type of Frenchman which the American stage had adopted ?

— No. There was also the student of Murger, the bohemian of the Latin quarter, who in his carefree and jovial manner never tired of singing, dancing and, of course, of talking for hour after hour.

— But, since the war, the real Frenchman of to-day, our poilu for example, has he never been seen on your stage ?

— Be patient. I am convinced that our best writers will bestir themselves to depict with fidelity, but with an ardent sympathy, the Frenchman whom they have just learned to know.

Be patient. In America one makes haste slowly, and those men who talk too hastely do not inspire great confidence in their fellows. It is impossible that all our common suffering shall not give birth among us as among you, to deep and powerful expressions of those thoughts and those ideals which are daily bringing us nearer together.

While conversing in this manner the Ingénu and his friend had arrived at one of the gaily coloured columns which carry the bills of the theatrical performances for the evening. "Un Flirt en sous-marin", "L'eusses-tu cru, Poilu!" "Les couches de Rosalie" "Aphrodite en campagne ".

Unbelievable, cried the Ingénu. But as he had lost nothing of his former naivety, he added that these plays, a little free perhaps, being French, could not fail to be witty. So he proposed to his friend that, after having dined as generously as the restrictions of the times permitted, they attend the spectacle of the war manœuvres of Aphrodite, personified that evening by Mlle Gaby Tantpis.

When they came out of the restaurant, the traveller was completely dumbfounded by the dim light which came from the widely scattered street lamps. As they groped their way along toward the quarter dedicated to small theatres, the Ingénu was all but knocked flat by an enormous garbage wagon, to which were clinging groups of soldiers whose faces were black as far as the obscurity of the night permitted the traveller to judge. Quickly recoiling, he nearly fell into a garbage can ; his sugar card and his bread ticket shooting from his pocket, rolled in the mud.

About one hour after this incident, the two friends had covered the five hundred meters which still separated them from the little theatre of Tantpis.

During two hours, they listened to a musical comedy in which the jokes, couched in terms worthy of an Austrian guardsman, dismayed our Ingénu. The last outburts had ended, and the friends were just going to depart in peace, when a terrible noise resounded throughout the city. The Ingénu bounded from his seat, but, to his surprise, he saw the spectators descend into the subcellars of the play house with a calmness and discipline of which he would never considered them capable.

The traveller followed them, and he was not a little surprised to find there, in company with the spectators, all the actors of the play which he had just seen. Mlle Tantpis, herself having thrown over her tawdry costume, a sable cloak of inestimable value, approached the friend of the Ingénu. In a charming manner she reproached him with not having written anything during the war. And, as he smiled in a non commital way, she replied quickly.

— Oh, I know very well that we are offering ridiculous pieces to the public. But one must take the war into consideration. People have already had so many trials. They need to listen to some foolishness.

dans une pelisse non moins somptueuse, attendait philosophiquement la fin de l'alerte.

— C'est le directeur du théâtre ? demanda le Huron.

— Il ne l'était pas avant la guerre ; mais la plupart des directeurs parisiens que leur timidité incitait à ne rien faire, furent heureux de céder leur place à des entrepreneurs à tout faire. En 1914, M. Noubas vendait des bananes pas mûres sur les quais de Marseille.

— Et je suis venu à Paris, bravement. Et j'exploite six théâtres. Et je profite de tout. J'achète tout, vieilles ferrailles, vieux galons, couplets fanés, habits et vaudevilles élimés. Et je revends tout ça, très cher... parce que j'ai le sens du public. Ah ! vous verrez les spectacles que je vous fournirai après la guerre.

— De grâce, monsieur Noubas, répliqua l'auteur que ce discours avait amené au comble de l'exaspération, de grâce, laissez-nous quelque espérance. Paris, lassé des images de pitoyable luxure dont vous l'avez abreuvé depuis quatre ans, est peut-être plus près que vous ne pensez de vous renvoyer... à vos chères bananes.

Et l'auteur sortit brusquement de la cave, emmenant le Huron dans la rue que celui-ci croyait trouver déserte, mais où ils croisèrent un grand nombre de promeneurs cheminant, le nez en l'air, sous la canonnade effrénée de la défense de Paris.

— Je vous jure bien, hurlait l'auteur dont la voix furieuse dominait le tumulte des éclatements, que nous nettoierons les écuries de ce Noubas et que nous saurons à notre tour défendre Paris contre ces exhibitions qui offensent notre goût national.

— A Berlin, Noubas, cria le Huron dans un élan d'amour passionné pour la France. Et puissent vos écrivains dramatiques renouer au plus vite la tradition de ces drames fortement ordonnés et de ces claires comédies, qui ont prouvé avec tant d'éclat, que les grâces de l'esprit ne font qu'ajouter du rayonnement à l'honnêteté de la pensée.

PHILIPPE BURSLEY, LUCIEN BESNARD.

— Oh! Madame, cried the traveller, what are you saying? And in spite of the thrill which the beauty of Mlle Tantpis very manifestly gave him, he could not refrain from adding:

I would have thought that a people who are so big in their deeds would never have shown themselves so small in their amusements.

— Your friend is delightful, murmured the actress in the ear of the writer, but these Americans have the ideas of another world, have they not, Mr. Noubas ?

And she presented Mr. Noubas, who, seated on a stool and wearing a fur cape no less magnificent than that of the actress, was awaiting philosophically the end of the raid.

— Is he the director of the theatre? asked the Ingénu.

— He was not the director before the war: but the majority of the Parisian theatrical managers whose timidity drove them on to do nothing were glad to yield their positions to promotors. In 1914 Mr. Noubas was selling green bananas on the docks at Marseilles.

— And I came boldly to Paris: I developed the theatre; and I make money at every turn. I buy everything, junk of all kinds, old iron, old songs, worn out clothes, and plays which have fallen flat. And I resell all of that at a high price... because I know what the public wants.

And I resell all of that at a high price... because I know what the publics wants.

Oh you ought to see the shows that I shall give you after the war.

— Have mercy, Mr. Noubas, replied the author whom this speech had driven to the verge of exasperation ; have mercy, do not take all hope away from us. Paris, tired of the scenes of pitiful luxury,with which you have stuffed her for four years, is much nearer perhaps than you think to sending you back ...to your dear bananas.

PHILIPPE BURSLEY, LUCIEN BESNARD.

La Vie Littéraire

L'esprit américain et la littérature

La nation américaine a marché, dès les premiers jours de son histoire, à pas de géants sur le chemin du travail et de la fortune ,mais ce serait une erreur de croire qu'elle ne s'est pas avancée dans les voies de l'esprit. Si, pendant la période coloniale, l'asservissement à l'esprit de l'Europe, et particulièrement de l'Angleterre, empêchait un développement original de la littérature américaine ; si, d'autre part, l'esprit puritain entravait la liberté de l'inspiration et de la forme, la pensée américaine montrait déjà sa vigueur dans des œuvres comme celles du théologien Jonathan Edwards, et la littérature juridique et politique manifestait, dès l'époque de l'Indépendance, sa puissante activité, comme l'attestent les noms de Jefferson, de John Adams, de Madison, de Paine, de James Otis ; les discours de Fisher Ames, de Webster et de Philips ; enfin, par-dessus tout, la belle œuvre politique où se condensa la pensée nationale, *le Fédéraliste*, ce volume d'essais écrit en 1788 par Hamilton, Madison et Jay, pour expliquer au peuple le sens de la Constitution qu'on venait de lui donner et les fins qu'elle se proposait.

Immédiatement après la Révolution, la littérature fut pratiquée comme un art indépendant et original. La nation américaine était constituée ; elle n'avait plus qu'à s'exprimer. Nous n'avons pas besoin de rappeler les noms de Washington Irving et de Fenimore Cooper. Ces

Literary Life.

The American spirit in American literature

From the earliest days in its history America took giant-steps along the paths of labor and fortune, but it would be a mistake to suppose she did not also progress along the paths of the mind. If, during the Colonial period, subservience to the intellect of Europe and especially of England was a hindrance to the original evolution of American literature, if, on the other hand, the Puritan spirit was an obstacle to freedom of inspiration and form, American thought already displayed a vigor of its own in works like those of the theologian Jonathan Edwards, while legal and political literature made, already from the time of the Independence, its power of activity manifest as is shown by the names of Jefferson ,John Adams, Madison, Paine, James Otis ; the speeches of Fisher Ames, Webster and Philips; lastly and above all the fine political work embodying the thought of the nation, *The Federalist*, the volume of essays (written in in 1788) by Hamilton, Madison and Jay, explaining to the people the significance of the Constitution which had just been granted them and the ends it had in view.

Immediately following the Revolution, literature was practised as an independent and original art. The American nation was constituted ; all that remained to it was to express itself. We need not recall the names of Washington Irving and Fenimore Cooper. Both writers had

leux écrivains eurent, l'un et l'autre, une réputation nationale et universelle. L'Amérique les reconnaissait pour iens et les revendiquait ; l'Europe les connut et les admira.

Mais bientôt, vers 1835, un mouvement de pensée plus original et de littérature plus directement américaine allait s'épanouir, sous la forme de ce « transcendantalisme » qui exprima, dans toute la Nouvelle-Angleterre, et particulièrement dans les milieux intellectuels de Boston et de l'Université Harvard, un idéalisme philosophique venu surtout d'Angleterre et de France, et renouvelé par le génie américain, dont il exprime les tendances propres : confiance en soi (self reliance), religion de l'esprit, religion de la nature et religion de la vie.

C'est à ce mouvement que se rattachent les plus grands noms de la littérature américaine : Longfellow, ce grand lettré ; Hawthorne, ce grand artiste ; le poète puritain Whittier ; le brillant Lowell ; l'humoriste Olivier Wendelle Holmes. L'initiateur et l'inspirateur avait été le philosophe Emerson qui, dans son fameux discours sur le savant américain, *The American Scholar*, prononcé à Cambridge, le 31 août 1837, avait proclamé l'indépendance intellectuelle de son pays.

Depuis ce temps, le champ de la littérature s'est étendu vers le Sud et vers l'Ouest. Le Sud avait surtout fourni, jusqu'alors, des hommes d'Etat. On sait que, depuis Washington, le rôle des Virginiens dans la République était une sorte de tradition. La Caroline du Sud avait produit, elle aussi, des hommes remarquables, comme Jackson et l'orateur Calhoun. Cette région éminemment poétique fait son entrée dans la littérature avec J.-P. Kennedy, du Maryland, qui dépeint sa province ou les régions voisines dans des romans dont l'un est resté classique . « La Grange aux hirondelles » (*The Swallows' Barn*, 1832), où il dépeint des scènes, incidents et caractères d'une plantation virginienne. C'est dans le Sud aussi que s'épanouit le génie d'Edgar Poë. Les romans de George W. Cable reflètent la poésie et le romanesque de la vie des créoles en Louisiane. J. L. Allen et P. N. Page nous enveloppent de l'atmosthère même du Sud, dont nous respirons le parfum dans Madison Cawein. J. C. Harris raconte des histoires de nègres, dont la plus célèbre est *Uncle Remus*. Le poète Sydney Lanier, mort à trente-neuf ans, nous fait entendre la musique douloureuse d'une poésie toute pleine de troubles et de rêves.

L'Ouest, à son tour, apporta sa part — une belle part. — Ce monde d'aventuriers et d'hommes d'affaires trouva ses chroniqueurs ou ses peintres dans des humoristes d'une originalité vigoureuse, comme Bret Harte et Mark Twain. Il inspire Joachim Miller. Enfin, comme si tous ces divers courants venaient se mêler et se fondre dans un large fleuve, chargé du limon de la rive, la démocratie américaine trouve son poète dans Walt Whitman. Il faut dire pourtant que s'il en représente la vie colossale, hétéroclite et tumultueuse, la vieille et noble tradition puritaine de l'Est, qui compte pour une si grande part dans le génie américain, ne se reconnaît point en lui.

Cette littérature continue : après les grands romanciers, comme Henry James, Dean Howells, Edith Wharton, il en apparaît de nouveaux : Stewart Edward White, l'auteur de *The Silent Places ;* O. Henry, que son recueil de nouvelles, *Options*, a fait appeler le Maupassant américain ; des poètes, comme Henry Van Dyke ; des historiens de littérature et des critiques, comme Barrett Wendell, Bliss Perry, George Santayana. Il est certain que le splendide élan national qui vient de soulever la République des Etats-Unis trouvera pro-

a national and universal reputation. America claimed them as hers and revindicated them; Europe knew and admired them.

But soon, towards 1835, a yet more original, a more directly American form of literature was to assert itself in the shape of that trancendentalism which, in the whole of New England and, particularly, in the intellectual circles of Boston and Harvard, was to express a philosophical idealism emanating especially from England and France and renovated by the American genius to whose peculiar tendencies it gave form : self-reliance, the religion of the soul, the religion of nature and the religion of life.

To this movement are associated the leading names in American letters : Longfellow, the great poet and scholar; Hawthorne, the great artist; Whittier, the Puritan poet; briliant Lowell; and humorous Oliver Wendell Holmes.

The initiator and inspirer had been the philosopher Emerson, who in his famous speech on the *American Scholar*, delivered at Cambridge on August 31st 1837, proclaimed the intellectual independence of his country.

Since then the field of literature had spread South and West. The South had, until then, principally given birth to Statesmen. It is well-known that, from Washington's time, the part of the Virginians in the Republic was a kind of tradition. South Carolina had also given rise to remarkable men like Jackon and the orator Calhoun. This peculiarly poetic country makes its entry into literature with J. P. Kennedy, from Maryland, who describes his province and the neighboring districts in novels one of which (*The Swallows' Barn*, 1832) is a classic and in which he depicts the scenes, incidents and characters in a Virginian plantation. It was in the South too that Edgar Allan Poe's genius unfurled itself. George W. Cable's novels mirror the poetry and romance in the life of the Creoles of Louisiana. J.L. Allen and P.N. Page steep us in the very atmosphere of the South whose fragance permeates the work of Madison Cawein. J. C. Harris tells negro stories, the most famous of which is *Uncle Remus*. The poetry of Sydney Lanier, who died at the age of thirty-nine, is a melancholy music of anguish and dreams.

But the West also brings its share and a beautiful share it is. This world of men of adventure and enterprise had found chroniclers and portrayers among humorists of vigorous originality such as Bret Harte and Mark Twain. In fine, as though these different currents had come to blend and mingle in a vast stream laden with the clay from its banks, the democracy of America found its poet in Walt Whitman. It must however be said that if he represents the tumult of its enormous and heteroclite life, the old and noble Puritan traditions of the East, which have so largely contributed to American genius, did not find an echo in him.

This literature continues: succeeding to the great novelists like Henry James, Dean Howells and Edith Wharton, others have come forward like : Stewart Edward White, the author of *The Silent Places;* O. Henry, who, as the author of *Options*, has been called the Maupassant of America ; as also poets like Henry Van Dyke, historians and critics like Barrett Wendell, Bliss Perry, George Santayana. It is certain that the splendid national impulse which has just stirred the

chainement son expression dans des œuvres littéraires aussi fortes, aussi pures, et peut-être à la fois plus américaines et plus universelles que tout ce que la grande nation a déjà produit.

FIRMIN ROZ.

Ideas.

The Paradox of two Educations

French and American education differ essentially in aim and general orientation. To be sure it might be objected that the common school education in the two countries has essentially the same end, namely instruction in the elements of knowledge necessary to carry on the ordinary affairs of life and preparation for citizenship. And this is for the most part true. However in the family guidance and the Lycee instruction the peculiar orientation of French education is revealed. For they both seek to develop in the individual a certain inner life, a certain personal culture which issues in very greatly heightened sensibilities, a refined taste, developed critical powers and intellectual nimblenesse, a marked fluency and nicety in the expression of thought, and an easy grace and mondanity of manners. But these traits only indicate the more general tendency of education. Its explicit defined aim is so to develop the intellectual powers and discipline the impulses and instincts, that the youth may be prepared to obtain and occupy the place in society, which the family has set its heart on seeing him occupy. Toward this end of a definite social position in accord with the family traditions and ambitions, requiring a definite technical equipment, all intellectual instruction and moral guidance is directed. As the natural result of this training, the young Frenchman of twenty usually evidences a maturity, a definiteness and preciseness of ideas and doctrines, a completeness of adaptation to the specific milieu in which his lot fails, not shown by the young American.

In the United States,teacher and pupil are co-workers in a common task; the one is only a little further along, in his part of the work than he other. Note the extensive development in America of seminars and the seminar type of instruction, where masters and pupils take their places side by side in the investigation of problems, where the formality of lecturing is abandoned, and where the professors act as the chairman of the meeting in which questions are discussed.

In America, the professor also enters intimately into the social life of the students, often becoming an active member of students' clubs, maintaining interested and friendly relations with his fraternity, and taking interest in athletic sports even to the point of participating therein. Through this very cooperation in the common social life of the school or university, he exercises a "moral" influence over his pupils, which is all the more effective in that it is indirect and without other authority than that of the personality of the man himself. This very unity of student life in which teacher and student cooperate, tends to overcome, on the one hand the extreme particularism and bias which too complete domination by the family breeds, and, on the other hand, the forlorn and solitary existence of the earnest and ambitious student of the Quartier latin.

In France, marriage is the fusion of two families, all the members of which are not only interester in, but also more or less affected socially, financially, or otherwise by the new relationship. In the United Republic of the United States will shortly find expression in works as strong, as pure, and, perhaps, at once more typically American and more universal than any the great nation has produced so far..

FIRMIN ROZ.

Les Idées

Le paradoxe de deux éducations

En France, la direction donnée par la famille et l'instruction fournie par le lycée révèlent l'orientation propre à l'éducation française. L'une et l'autre cherchent à développer dans l'individu une certaine vie intérieure, une certaine culture personnelle qui se traduiront par des sensibilités très avivées, un goût délicat, des facultés critiques et une agilité intellectuelle exercées, de la facilité et de l'élégance dans l'expression des idées, enfin une aisance mondaine des manières. La tendance plus générale de l'éducation, c'est de développer les facultés intellectuelles, tout en disciplinant les instincts et les impulsions, afin que le jeune homme soit préparé à conquérir dans la société la place rêvée par sa famille, une position sociale définie, conforme aux traditions et à l'ambition de la famille et nécessitant des connaissances techniques particulières. Le résultat naturel de cette culture, c'est que le jeune Français de vingt ans fait preuve d'une maturité d'esprit, d'une précision dans les idées, d'une assurance dans les doctrines, d'une parfaite adaptation à un milieu déterminé, qui ne se rencontrent pas chez les jeunes Américains.

Aux Etats-Unis, maîtres et élèves collaborent à une œuvre commune, l'un étant seulement un peu en avant de l'autre. De plus en plus se développent les « Séminaires », où maîtres et étudiants procèdent côte à côte à l'étude des problèmes, se livrent ensemble aux recherches scientifiques, où les conférences *ex cathedra* sont abandonnées : les professeurs n'agissent que comme présidents d'un meeting où l'on discute les questions. Le professeur est mêlé plus intimement à la vie sociale des étudiants ; il devient souvent membre actif de leurs clubs, entretient avec sa « fraternité » des relations amicales, s'intéresse enfin aux sports athlétiques au point d'y prendre part. Par cette coopération plus étroite à la vie commune de l'école ou de l'Université, il exerce sur ses élèves une influence morale qui est d'autant plus efficace qu'elle est indirecte et n'a d'autre autorité que celle de la personnalité qui l'inspire. Dans cette *unité* de la vie universitaire qui englobe professeurs et étudiants, il n'y a plus guère de place pour les particularismes engendrés par la domination de la famille, non plus que pour l'individualisme parfois excessif de l'étudiant français.

En France, maîtres et étudiants n'ont pas de vie sociale commune. L'étudiant dépend pour son développement social presque entièrement de sa famille, à l'horizon nettement délimité. Eh ! oui, cette vie de famille est intense, elle est pleine de sympathie ; elle oblige le jeune homme à concentrer ses efforts ; mais sa sympathie risque d'être une chaîne, et l'ambition qu'elle allume un tant soit peu égoïste .

En France, le mariage est la fusion de deux familles, dont tous les membres se trouvent non seulement intéressés, mais encore affectés socialement, pécuniairement ou d'autre sorte, par le nouveau lien de parenté créé.

La famille américaine tend de plus en plus à admet-

States, on the contrary, marriage is an association freely entered into by two individuels. It concerns primarily the two individuals, and them only.

In the American family it is more and more admitted as a principle that the wife may have a large and varied group of interests outside her strictly family life; interests, furthermore, which need not necessarily coincide with her husband's. She may be a member of literary and musical clubs,may interest herself in problems of public education, may take part in movements for political franchise. It cannot be denied for a moment that many a French woman has broad interests and activities quite outside the sphere of her husband's life; still few will maintain that it is admitted as an accepted principle in France, that it is quite fitting that a married woman should have a career of her own. This is precisely what is being more and more recognized in America. If so many attractive women in the United States hesitate to marry, it is precisely because they still fear that their liberty and complete self-development may be limited. On the contrary, the French woman usually regards marriage as the occasion of liberation and escape from the thraldom of the family, and the opportunity to rule over a family group of her own. Yet this liberation of married life in no sense means the chance to develop a large number of new interests and occupations outside the family circle. Liberation signifies enlarging the scope of her influence *within* the family.

The French family is essentially a closed monad, to plagiarize a compact expression of Leibniz. Socially speaking it has no windows; it is quite self-contained and sufficient. Supposedly, it is a microcosm of the larger cosmopolitan world of men and affairs; howerer, having no social windows, it experiences some of the same difficulties as did the Leibnizian monads in mirroring the entire universe while remaining snugly contained within itself.

Within the limits of this enlarged group both husband and wife are expected to find their main interests and exercise their powers. To be sure the demands of business and politics sooner or later draw the husband out of this circle and almost force upon him a social life outside the family. For the wife, however, this is practically impossible. Her interests may coincide completely with her husban's even to sharing his business worries and political ambitioms; they canvery seldom be broader or different.

The influence of the mother is paramount, most noticeable in the educatio nof her son. It is to her that he owes a very marked development of his sensibilities. It is she who impresses upon him and determines his aims, and directs his studies. It is even she who often chooses his wife, at least plays an influential part in this choice. This domination by the mother, no doubt, explains at the same time his refinement of feeling, delicacy of taste and sentiments, grace of manners, and his hesitancy about making choices for himself or taking the initiative. It explains also why so few young Frenchmen break away from the family and go to make their own way The average young Frenchman of some social standing often work very hard to follow the family choice not creates a new place for himself.

The family justifies its domination over its younger members on perfectly good grounds. It considers itself a close unity, having a continuous and uninterrupted existence. Each family puts itself solidly behind its children and pushes them forward in the competition of he school world, seeing in them the new representatives of a continuous tradition which should constantly be pushed onward and upward, a tradition with which the interest of each and every member is bound up.

tre comme un axiome que la femme peut avoir une multiplicité variée d'occupations et d'intérêts en dehors de la vie proprement familiale : occupations et intérêts qui ne coïncident pas nécessairement avec ceux de son mari. Elle peut être membre de clubs artistiques, s'intéresser à des problères d'éducation publique, prendre part à des mouvements en faveur de réformes politiques et sociales, exercer même tous ses droits politiques. Certes plus d'une femme française déploie largement son activité dans une sphère toute différente de celle où se meut la vie de son mari ; toutefois bien des gens ne jugent pas désirable qu'une femme mariée se crée une carrière personelle. Or c'est précisément l'opinion qui est de plus en plus courante aux Etats-Unis.Si tant d'Américaines charmantes hésitent à se marier, c'est précisément parce qu'elles continuent à craindre que leur liberté et le plein développement de leur personnalité puissent être limités.

La femme française, regarde en général le mariage comme une occasion de se libérer, d'échapper au servage de la famille et de devenir souveraine d'un groupe familial à elle. Mais cette libération ne veut pas dire qu'elle cherche à se créer en grand nombre de nouvelles occupations, de nouveaux sujets d'intérêts en dehors du cercle familial. Non, la libération consiste en ce que la sphère de son influence *au-dedans* de la famille se trouve élargie.

La famille française est essentiellement une sorte de *monade* leibnizienne, sans fenêtres sur la vie collective : elle se suffit à elle-même, c'est un monde clos. Elle éprouve, restant commodément enfermée en elle-même, les mêmes difficultés que les monades leibniziennes, à refléter l'univers entiers.

C'est dans les limites de ce groupe élargi que le couple devra s'occuper, s'intéresser, exercer ses facultés. Certes, tôt ou tard, les affaires, la politique viendront réclamer le mari, lui imposer une vie sociale indépendante de la famille. Mais pour la femme les difficultés sont beaucoup plus grandes. Elle s'intéressera aux affaires de son mari, à ses ambitions politiques, partagera ses soucis, elle aura très rarement des occupations différentes et des préoccupations plus vastes.

Il n'est pas étonnant que l'enfant élevé dans un pareil milieu trouve la vie entière dominée par les préoccupations familiales. L'influence de la mère se traduit dans l'éducation de son fils d'une façon très remarquable. C'est à elle qu'il doit le développement de sa sensibilité. C'est elle souvent qui oriente ses études vers telle ou telle fin qu'elle lui fait apparaître désirable. C'est même elle qui souvent choisit sa femme, ou tout au moins, par des moyens subtils, guide ce choix. A n'en pas douter, cette domination maternelle explique aussi la délicatesse de goûts et de sentiments, l'élégance intérieure et extérieure ainsi que le manque de décision et d'initiative. Elle explique aussi la difficulté qu'éprouvent beaucoup de jeunes Français à s'expatrier, à rompre les liens familiaux. Le jeune Français moyen se livre souvent à un labeur considérable pour suivre le choix familial, et il aurait eu peut-être moins de peine à se créer une situation entièrement nouvelle.

La famille justifie sa domination par des arguments qui ont leur valeur. Elle se considère comme une unité sociale, ayant une existence continue, et ininterompue. Chaque famille fait bloc derrière ses enfants, et les pousse, les excite à triompher dans la concurrence scolaire. Car elle voit en eux les nouveaux représentants d'une tradition continue, celle de l'ascension constante, à laquelle sont intéressés tous ses membres.

Ainsi, le système d'éducation française pourrait se ramener à la formule suivante : des familles sont en

The French educational system thus comes to present somewhat the form of a group of families in competition with one another through their sons (and even daughters) who are candidates for social honours obtained on the basis of competitive scholastic work. Each family in pushing forward its candidate, aims at enlarging its social standing. Solidly backed up by the family and responsible thereto in his competition with the fellows, the young French man does not feel the need of and does not develop during his school or university training that sense of a common life, that ideal of team work which is so characteristic of American school-life.

During the past nineteen months the youths of our two countries have joined hands on the battlefields of France, fighting side by side, living a common life, exchanging feelings and ideas. This mutual understanding and cooperation begun on the field of battle, should not be left unachieved; it should be continued and developed on the athletic field as well as in the lecture-room, in the students' club as well as in the laboratory. We have much to learn from one another.

CHARLES BRUCE-VIBBERT, EDOUARD DOLLÉANS.

Inquiries and Travels.

On the American Woman

The author of *Numa Roumestan*, in response to a critic who accused him of wishing to caricature Gambetta in the portrait of his hero, answered with an argument which is equally applicable to any writter who is obliged to generalize a subject from the study of an individual case.

He contended that any master of fiction who belongs to a race with prominent characteristics, has no need to seek a model outside of his own personality, that, in view of his very pronounced Provençal traits, he could easily depict a Numa or even a Tartarin from the study of his own heart.

If however I were to follow Daudet's method, and give you herein an article consecrated to the virtues of my sister Americans and filled with the praises which seem to be expected from everyone, I should find myself confronted by a humiliating discovery : that the present writer possesses none of the excellent characteristics which are so generously lauded today by the entire French press.

Lacking in constructive energy, without the slightest spirit of solidarity, claiming no practical common sense or any business talent, she is even obliged to make a graver confession : She is not even a feminist !

Nevertheless, whether in Paris or in Kamschatka, no one, on seeing her, would think of making any exclamation but this : " There goes an American ! "

If then it is true, as would seem to appear, that one's Nationality is recognised rather by the faults than by the virtues of one's race, we may perhaps be allowed to treat the question of American womanhood by another method, wich my own birth and long residence in the United States has qualified me to write of with a certain authority. Very generally acquainted with America and being of introspective taste and turn of mind, I have been, through a long perod of years, intimately acquainted with myself.

Among our most prominent characteristics, let us note a very pronounced spirit of opposition. From the nurses' arms we are accused of being " contrary " and even in later life it seems that we love to tease and astonish our family circle.

concurrence les unes avec les autres par l'intermédiaire de leurs fils (et même de leurs filles) qui sont candidats aux honneurs sociaux ; et la sélection scolaire est le moyen d'y parvenir. Chaque famille, en poussant son candidat, vise à une amélioration de sa position sociale, Le jeune Français, sentant derrière lui cet encouragement de la famille dans la lutte scolaire, s'y jette avec ardeur et n'éprouve pas le besoin, durant ses années de lycée ou d'université, d'une vie sociale commune avec ses camarades.

Pendant plus de dix-huit mois, les jeunes gens des deux pays ont combattu côte à côte, fraternisé sur le champ de bataille, mené une vie commune. Ils se sont comuniqués des idées et des sentiments. Cette sympathie et cette coopération, ébauchée dans la guerre, ne doivent pas rester sans développements, mais se poursuivre, se compléter et se parfaire sur le terrain de jeux et dans la salle de conférences, parmi les associations d'étudiants, ainsi qu'aux laboratoires. *Nous avons beaucoup à apprendre les uns des autres.*

CHARLES BRUCE-VIBBERT, EDOUARD DOLLÉANS.

Enquêtes & Voyages

La femme américaine

Alphonse Daudet, répondant aux critiques qui l'accusaient d'avoir fait, dans *Numa Roumestan*, le portrait chargé de Gambetta, a émis une pensée applicable à tous ceux qui traitent d'un point de vue personnel les questions d'ordre général, ou inversement.

Il prétend que celui qui appartient à une race caractérisée n'a pas besoin de chercher en dehors de lui-même le type du genre ; il prétend aussi, que les tendances innées, quoique cachées de tout vrai Provençal peuvent servir de modèle pour Numa comme pour Tartarin.

Mais, en adoptant ici le système d'Alphonse Daudet, je me trouverais dans une position difficile, car en faisant l'éloge de mes sœurs (et c'est certainement un éloge d'elles que demande l'*Opinion*), je serais obligée d'avouer que je ne possède aucune des vertus prêtées si aimablement à mes compatriotes par la presse française tout entière.

Je n'ai ni énergie constructive, ni esprit de solidarité, aucun sens pratique des affaires et, — plus grave encore — je ne suis même pas féministe!

Cependant, partout où j'irai, de Paris au Kamtchatka, chacun dira en me voyant: « Voilà encore une Américaine! »

S'il est donc vrai que l'on reconnaît la nationalité plutôt par les défauts que par les qualités de la race, nous arriverons à envisager cette question de tout autre manière et, puisque le trait dominant chez nous toutes semble être un esprit de contradiction prononcé, profitons de cette faiblesse pour parler aux lecteurs de l'*Opinion* des défauts nombreux que la qualité d'Américaine, un long séjour aux Etats-Unis, permettent de discuter en connaissance de cause.

Dans la vie courante, l'Américaine fait rarement ce que l'on attend d'elle et met un zèle particulier à taquiner ou à étonner son entourage.

Le Français spirituel peut se plaire dans ce milieu où il retrouvera des amies agréables, pratiquant une sorte de camaraderie bon enfant qui a pour lui le charme d'une chose neuve. Mais si ce même Français espère trouver une « compagne soumise », qui dira, en se mariant: « Votre famille sera ma famille et vos dieux mes dieux », il sera plus prudent pour lui de chercher femme en France.

A Frenchman who generally has a sense of humour is extremely amused in the company of American women; he finds them friendly, agreeable and intelligent. But, should he be seeking that "submissive companion", ready to declare, on her marriage day, (and even maintain afterward), the principle "Your family shall be my family, Your gods my gods ", he would perhaps show more prudence in looking for a wife in France!

For the American woman is a spoiled child. She speaks much oftener of her rights than her duties. If troubled by the latter, she arranges very dexterously to accomodate them to her tastes.

Her claim to happiness greatly puzzles the Frenchman observing her, for her ideal of happiness does not seem necessarily to reside either in love or matrimony!

What every American girl wants, and what she considers that she has a perfect right to have is an " interesting life ".

The young girl who quits her parents to drive an automobile, the young mother who leaves her children to serve in a canteen " near the front " does not astonish her own compatriots; they know that she is neither one possessed nor yet quite a saint on that account! she is merely perfectly successful in getting what she wants, and is envied in proportion by more luckless ones prevented by a paternal government from obtaining a passport to France!

Her confidence in herself upon arriving there, seems to be in inverse ratio with her experience of life. The younger she is the more she knows. Unlike General Pershing, she does not utter the courteous phrase : " I have como to learn ". She comes with a pathetic confidence in her ability to reform France, especially from the point of view of Hygiene!

We all go through that phase, thereby deeply offending the French with whom we come in contact, who, being really more practical than we are, have noticed that modern plumbing is very costly, and that one, on an average, lives much longer, (even without it), in France than in America.

I have observed that the general tolerance and largeness of view attributed to American women, only applies to those things toward which they are really indifferent. She is indulgent to the failings of those she does not particularly care for. The Frenchwoman is not like the American in this respect. She forgives her family anything and vents her indignation on her neighbor! The American woman actually suffers from a pronounced difference of opinion with her husband, and she will make him suffer also if he does not come around to her point of view!

I have tried to bring out this essential trait in describling *Oriel Arden* in my novel *Pieces of the Game*, where I have presented three very diverse types of American women. In the sequel *Breaking the King-Row* I have made the composite portrait of two women whom I love and admire. It is therefore easy to see what the author thinks about our best qualities, and we may now return to a description of our faults.

We are imitative to an extraordinary degree, often our literary artistic or musical snobbishness effaces our discrimination. What *Everyone* declares the very "newest and very best" in any of these domains is pursued with marvellous avidity, until a newer star arises, and our hobby at once disappears. In abstract questions our behaviour is the same, witness the mad cult for "Eugenies" which was inaugurated in 1912, and, in order to prove the danger of our too great receptivity, we need only cite as an example the following case, which came under my particular observation.

As is now well known, during the pre-war period German agents launched, through the American Press,

L'Américaine est essentiellement une indisciplinée. On l'entend parler souvent de ses droits; fort peu de ses devoirs. Fort habilement, elle s'arrangera toujours, toujours, pour mettre ses devoirs ennuyeux en harmonie avec ses goûts.

C'est ainsi qu'elle revendique son droit absolu au bonheur; mais son idéal de bonheur ne trouve pas, comme en France, son expression dans le mariage ou dans l'amour; cet idéal déroute beaucoup la Française: l'Américaine demande surtout une *vie intéressan.e.*

L'officier français se demande quel mystère, insondable pour lui, conduit sur les routes de l'arrière-front des camions dirigés par une frêle jeune fille d'outre-mer. On a vu le poilu étonné, s'arrêter net devant le petit « Ford » venant sur lui à toute vitesse, crier, avec un mélange de malice et d'admiration: « Kamerad! Kamerad! » On a entendu dire à ce même soldat: « Viennent-elles comme ça pour trouver des maris? »

Aux Etats-Unis, on comprendra parfaitement une jeune fille qui aura quitté sa famille pour un camion ; qui se sera séparée de jeunes enfants pour servir dans une cantine; elle ne sera jugée par les siens ni comme une sainte, ni comme une possédée... Elle réalisera, tout simplement, ce que chaque femme voudrait faire si un gouvernement devenu paternel, ne limitait pas strictement les passeports. La facilité avec laquelle l'Américaine s'adapte aux conditions nouvelles s'explique par son goût de l'aventure; à la longue, dans le petit train-train de la vie quotidienne, elle montre moins de souplesse. La confiance en soi que la jeune fille possède est généralement en raison inverse de son expérience de la vie. Les plus jeunes sont les plus sûres d'elles-mêmes. Celles-là viennent en France, non pas avec cet esprit courtois qui a fait dire au général Pershing, comme jadis à La Fayette « Je suis là pour apprendre » ; elles viennent avec une naïve confiance dans la capacité des Français à être réformés par elles ; elles savent qu'en peu de temps elles arriveront à améliorer beaucoup ce pays au point de vue de l'hygiène !

Cette tournure d'esprit (nous avons toutes passé par là) froisse parfois la famille française avec laquelle l'apôtre du « confort moderne » est en contact.

En France, on est bien plus fataliste qu'en Amérique, et l'on sait qu'on arrive à atteindre une longévité de vie moyenne, supérieure à ce que le meilleur « plumbing » a réussi à établir en Amérique.

On loue la tolérance et la largeur de vue des Américaines sur les questions religieuses et morales; mais cette tolérance n'existe que dans une mesure limitée; elle s'applique aux idées et aux personnes qui lui sont indifférentes, mais toute femme américaine souffre d'une divergence d'opinion avec quelqu'un qu'elle aime. Elle fera même souffrir beaucoup son mari, s'il ne se range pas à son avis.

Ce trait, qui nous différencie le plus des Françaises — car la Française, si elle est intransigeante pour son prochain est indulgente envers sa famille — est bien celui que j'ai déjà souligné dans mon « roman courtois » l'*Echiquier*, où trois différents types de nos femmes sont présentés. De même dans mon « roman de gestes » *Batailles de dames*, j'ai voulu montrer, dans le personnage de Mrs Wilmcote, la femme américaine vraiment supérieure par le cœur comme par l'intelligence, et j'ai tracé ce portrait d'après les deux femmes que j'aime et que j'estime le plus en Amérique.

Nous avons l'esprit imitatif et, quand nous sommes groupées, nous avons tendance à perdre notre sens critique. Dans le domaine de l'art comme dans celui de la morale abstraite, nous suivons le courant avec un sno-

Schools and Universities, by means also of popular lectures, a propaganda tending to stifle French industries and provoke riots in Paris. Thanks to eloquent and specious appeals to the "humanity" of American women, Germany arrived almost in a day at the extraordinary result of annihilating the export of fancy feathers which is one of the principal French industries, through an appeal to all women to protect the Paradise bird:

Committees were formed among "representative" women to get signatures to this effect. I shall not soon forget the indignation which greeted my refusal to sign a document restraining me from ever buying or wearing any feather other than might be supplied by barnyard-fowl or the German owned Ostrich!

In view of my declaration that my humanity was more moved by the case of thousands of working girls made destitute by this ordinance than by the sufferings of the worthiest of birds, I was pronounced a heartless cynic whom a brief residence in France had already rendered Un-American.

For with all our claims to personal independence of thought, woe to the individual who places himself in opposition to any idea which a committee of women has once taken in hand and intends to "push through".

But this same immense receptivity which renders American women collectively easy to influence by a cleverly constructed appeal to her sentiments, makes her quick to abandon a mistake when she is convinced that one has been made. And we may conclude this sketch with a quotation which may apply as well to the feminine portion of our people as to the people in general of whom Lincol spoke, when he affirmed :

"Some of the people, *some* of the time, *some* of the people all the time — but you cannot fool *all* of the people *all* of the people *all* of the time".

CLARA LONGWORTH DE CHAMBRUN.

bisme inouï. Prenons un exemple :

Avant la guerre, au moment où l'on travaillait tant l'opinion publique et où l'on était arrivé, par une propagande sournoise, à faire beaucoup de tort au commerce français, les Allemands parvinrent, à force de publications pseudo-scientifiques et de séries de conférences « humanitaires », à supprimer entièrement, et tout d'un coup, l'exportation de la « fantaisie en plumes » un des grands articles de Paris.

Toutes les femmes furent gagnées par cette campagne, partie on ne savait d'où. On forma des comités. Des « Amies de l'oiseau de Paradis » vinrent chez moi à Washington, et me demandèrent de signer un engagement solennel m'interdisant à jamais de porter autre plumage que celui de la basse-cour ou de la ferme à autruches. Ma réponse étonna fort le comité, car une opinion adoptée et appuyée par la grande presse n'admet plus la résistance individuelle.

Devant la déclaration que le sort de l'ouvrière, jetée brusquement dans le chômage me semblait plus intéressant que celui de l'oiseau de plus méritant, on fut tout près à me déclarer « non humanitaire, et non Américaine ».

Mais, derrière ces enthousiasmes factices, suggérés par une sorte d'hypnotisme collectif, l'Américaine possède un grand fonds de générosité et de bon sens. Elle se lance trop vite, et elle va souvent trop loin, mais elle ne reste pas dans l'erreur, et nous pouvons conclure cette petite étude de la femme américaine en lui appliquant les paroles de Lincoln : « On arrivera peut-être à tromper quelque partie du peuple pendant un certain temps ; une plus faible partie pendant tout le temps ; mais on n'arrivera jamais à tromper tout notre peuple pendant tout le temps ».

CLARA LONGWORTH DE CHAMBRUN.

Memoirs and Documents.

The Work of the Red Cross for the People of France

The two chief impulses which brought America into this war were hereditary—the love of liberty and the hatred of injustice. But these two chief motives were much strengthened by a third; a deep sympathy for the unmerited sufferings of the invaded countries, Serbia, Belgium, Italy and France. Before our flag crossed the seas thousands of our young men were fighting in the uniform of Great Britain or France, and great relief works had been organized for the armies and the civil population in France.

After we declared war this feeling of sympathy, more especially for the sufferings of France, began to find broader expression, and its largest exponent was the American Red Cross; which, with the Y.M.C.A. was soldiers and officers of the American army; and civil, junct part of its armed forces. For these two organizations and certain other smaller efforts grouped around them, the American people have given by voluntary subscription more than a milliard of francs; the total number of subscribers amounting to nearly half our entire population and embracing all sorts and conditions of men and women from the millionnaire banker or railroad president to the poorest negro farm labourer. The school children have been especially active in giving and collecting for this cause. It is in this liberality of our people, that the heart of America appears most plainly.

Mémoires & Documents

La Croix-Rouge américaine et la France

Les deux grandes raisons qui ont poussé l'Amérique à entrer en guerre : l'amour de la liberté et la haine de l'injustice, étaient héréditaires. Ces deux raisons principales ont été renforcées par une troisième : la sympathie profonde éveillée chez nous par les souffrances imméritées subies par les pays envahis, la Serbie, la Belgique, l'Italie et la France. Avant que notre drapeau eût traversé les mers, des milliers de nos jeunes gens combattaient déjà sous l'uniforme anglais ou français, et d'importantes œuvres de bienfaisance avaient été organisées par nous.

Après la déclaration de guerre, ce sentiment de sympathie qui s'adressait surtout aux souffrances de la France, trouva à s'exprimer d'une façon plus active, et la manifestation la plus éloquente en fut la Croix-Rouge américaine, qui, avec le Y. M. C. A., a été rattachée à l'armée des Etats-Unis. A ces deux organisations et à certains groupements moins importants qui leur étaient subordonnés, les Américains ont donné, par souscriptions volontaires, plus d'un milliard de francs ; le nombre total des souscripteurs se monte à près de la moitié de notre population. Parmi ceux-ci, on compte des hommes et des femmes de toutes conditions, depuis le banquier millionnaire et le directeur des grandes compagnies de chemins de fer, jusqu'au plus pauvre travailleur nègre. Les enfants des écoles ont été particulièrement actifs à recueillir des souscriptions et à souscrire eux-mêmes. C'est dans cette libéralité de notre

The work of the Red Cross for France which I have been asked to describe in brief outline, is one example of the huge popular effort, as distinguishable from the governmental effort, of America in this war.

The effort of the Red Cross in France may be summarized under two heads—military, or its work for the soldiers and officers of the American army ; and civil, or its work to alleviate the sufferings of the people caused by the war. During the year between the 1st of July 1917 and the 1st of July 1918 two-thirds to three-fourths of the money they spent was expended in their civil work. The percentage of their outlay in civil work was largest during the first ten months, the pendulum began to swing the other way in May, but did not pass the fifty percent point until July.

The chief work of the Red Cross for the civil population of France may be resummed under the headings of six bureaus.

1. The Bureau of Refugees and Relief.

2. The Children's Bureau which endeavored to help not only refugee children but other children: for instance by continuing and enlarging the campaign of education in the subject of child welfare which had been so ably begun in certain localities in France before the war.

3. The Bureau of the War Zone. This helped the people leaving or coming back to the zone and also, so far as possible, those who stayed in the war zone.

4. Reeducation of Mutilés. In this, as in many of the other Bureaus, the Red Cross worked to a considerable extent by cash donations to French societies.

5. Tuberculosis Bureau, which worked also with the Children Bureau in education. For example, this Bureau added eight hundred beds for tubercular patients to those already existing in Paris hospitals and also helped to make existing beds more comfortable and attractive. It also established new tuberculosis hospitals and subsidized other hospitals already existing.

6. The Quaker Relief Bureau which aided restoration and relief in the regions devastated by the Germans before evacuation. An outline description of the work of each of these Bureaus would occupy more space than remains for this article—let me take the first as an example.

The Bureau of Refugees and Relief expended about half of the money spent by the Red Cross on civil work. The work of the bureau may be conveniently divided as follows.

a) The establishment of proper relations with the French authorities. The delegates were officially accredited to the Préfets and the Mayors of every District in which they laboured. Their first effort was to find out exactly what the government agencies could do and were doing. For the attitude of the chiefs of the Red Cross was, in every instance, expressable by the question asked of the authorities "What do you want us to do?"

b) Aid to Refugees. The most substantial and fundamental part of the things given to supply the needs of the refugees came from the French government and was distributed by them, but the Red Cross did much to care for these supplies in transit and to supplement them wherever possible or necessary.

c) Aid to Rapatriés. The companies of rapatriés who arrived at Evian were, for the most part, made up of the quite old or the very young. With the exception of certain groups they arrived in bad condition. The government attended to their physical needs of food and clothing. The Red Cross cared for the children and feeble old folk who needed special attention.

d) Aid to Evacués. Here again, as always, the Red Cross tried to work with the authorities and to supplement their efforts.

peuple que le cœur de l'Amérique apparaît au grand jour.

L'œuvre accomplie en France par la Croix-Rouge américaine nous offre un exemple typique du gros effort fait dans cette guerre par les initiatives privées.

Cet effort peut se ramener à deux parties distinctes: ce que la Croix-Rouge a fait pour les soldats et les officiers de l'armée américaine, ce qu'elle a fait pour soulager les souffrances causées à la France par la guerre. Au cours de l'année qui s'est écoulée entre le 1er juillet 1917 et le 1er juillet 1918, la Croix-Rouge dépensa les deux tiers et les trois cinquièmes de ses fonds dans des œuvres destinées aux populations civiles. Le pourcentage des dépenses consacrées à ces œuvres fut plus élevé pendant les dix premiers mois. La balance pencha de l'autre côté en mai, mais ne dépassa 50 o/o qu'au mois de juillet.

On peut résumer l'œuvre accomplie par la Croix-Rouge en faveur de la population civile française en énumérant les six Offices qui se répartissaient le travail :

1° L'Office de secours aux réfugiés;

2° L'Office des enfants, qui s'est efforcé d'aider non seulement les petits réfugiés, mais aussi les autres enfants; par exemple en continuant et en étendant la campagne d'éducation en faveur du bien-être des enfants, campagne si heureusement commencée avant la guerre dans certaines villes françaises;

3° L'Office de la zone de guerre, qui s'occupait des habitants quittant cette zone ou y revenant; il s'occupait également, dans la mesure du possible, de ceux qui y résidaient;

4° Office de rééducation des mutilés. Cet Office, comme nombre d'autres, s'occupa surtout de fournir des dons en espèces aux sociétés françaises;

5° Office des tuberculeux qui, pour les questions d'éducation, a collaboré avec l'Office des enfants. Ce bureau a fait don aux hôpitaux de Paris de huit cents lits pour tuberculeux; il a également veillé à ce que les lits déjà existants fussent plus confortables. Il a créé de nouveaux sanatoriums et donné des subsides aux sanatoriums déjà en existence ;

6° L'Office des secours des Quakers, qui a coopéré à la reconstruction des régions dévastées par les Allemands avant l'évacuation. Une simple esquisse de l'œuvre accomplie par chacun de ces Offices exigerait plus de place qu'il ne m'en reste pour cet article. Prenons simplement, à titre d'exemple, le premier Office.

L'Office de secours aux réfugiés a dépensé environ la moitié de la somme consacrée par la Croix-Rouge à la population civile. On peut diviser de la façon suivante l'œuvre accomplie par ce bureau:

1. Etablissement de relations avec les autorités françaises. Les délégués américains ont été officiellement accrédités auprès des préfets et des maires de la région assignée à leur activité. Les dirigeants de la Croix-Rouge ont toujours eu comme règle de conduite de demander aux autorités françaises : « Que voulez-vous que nous fassions ? »

2. Secours aux réfugiés. Les objets les plus essentiels dont les réfugiés avaient besoin ont toujours été fournis par le gouvernement français et distribués par ses soins, mais la Croix-Rouge a beaucoup fait pour le transport de ces objets, et les a complétés dans la mesure du possible ou du nécessaire.

3. Aide aux rapatriés. Les groupes de rapatriés qui arrivaient à Evian étaient pour la plupart composés de personnes très vieilles ou très jeunes qui arrivaient dans un grand état de dénûment. Le gouvernement leur fournissait de la nourriture et des vêtements. La Croix-Rouge s'occupa des enfants et des vieillards.

4. Aide aux évacués. Ici aussi, comme toujours, la Croix-Rouge agit de concert avec les autorités et

ment the governmental care. Let us take an example. During one of the German drives, the Ministry of the Interior called up the Red Cross by telephone to say that Evacues were pouring into Saint-Omer by thousands and to ask for help in feeding them. This was at five o'clock in the afternoon. At seven o'clock that evening the Red Cross had five cars loaded with condensed milk, chocolate, cheese, barrels of preserved beef, blankets, etc. About six in the evening the Ministry called up the Red Cross Bureau again and asked if they could repeat the order and have it ready for shipment at ten o'clock the next morning. The Red Cross did it.

A Red Cross chief told me the following: "When the last German push had crossed the Marne and Paris was being swamped by Evacués the Préfet of Police sent for me and said, "We are fighting for our life and we have no energy to spare; won't you take charge of these refugees who are pouring into Paris? I put the police force at your disposal and you have only to ask to receive all the assistance you need. Feed these people, clothe them, transport them across Paris, and as soon as possible send them to the points we shall indicate; for it is manifest that they cannot accumulate in Paris." We at once took hold of the task. We erected a canteen in the court of the railroad station. We requisitioned a number of policemen, who showed the most admirable patience and gentleness in guiding and handling these desolate people. There was already at the Seminary of Saint-Sulpice, a station where refugees could pass the night in transit. It had three hundred beds which we extended to three thousand.

In handling this matter of those who had to flee from the last vicious thrusts of the German army before its death struggle began under the hammer blows of the strategy of Foch, the Red Cross always held itself ready to answer sudden calls of need. For instance they were informed one day that a train containing one thousand people would arrive shortly at Achères, just outside of Paris, and that the passengers had not eaten for many hours. Food was loaded into camions and sent to Achères and, when the train arrived at two o'clock in the morning, on improvised tables constructed of the wood of the boxes, the passengers were given a hearty meal taken out of cans and packages split open with axes and served as best the Red Cross men could. With what was left over they served another train load of one thousand wounded, who happened to arrive soon after. This suggested to the chief the idea of keeping always on hand a quantity of separate meals packed in paper boxes ready to be dispatched at a moment's notice to any station where they might be needed for a train passing around Paris. As these boxes would, in time, become stale and unedible, they were, if not used within a certain number of days, distributed at the stations to Poilus returning to their regiments or going through Paris towards home on their permissions, and the stock was replenished by fresh boxes.

In their care for the families driven from their homes by invasion, the Red Cross kept always in mind the moral as well as the physique of those they were trying to serve. For example, fearing the demoralizing effects of enforced idleness, it established workrooms which made mattresses to replace those swept out of France by the plundering Germans, and for this purpose it imported from Africa large quantities of vegetable fibre. The beautiful family life of France is the foundation of her social structure and the source of all that is noblest in French civilization. This family life was directly threatened, in the case of these refugees from the invaded provinces, by the promiscuity of life in huge

compléta les mesures du gouvernement. Prenons un exemple. Au cours d'une des offensives allemandes, le ministre de l'intérieur annonça par téléphone à la Croix-Rouge que des évacués arrivaient en masse à Saint-Omer et demanda de l'aide pour leur ravitaillement. Ceci se passait à cinq heures de l'après-midi. A sept heures la Croix-Rouge avait rempli cinq camions de lait condensé, chocolat, fromages, tonneaux de bœuf en conserve, couvertures, etc. A six heures du soir, le ministère téléphona de nouveau à la Croix-Rouge pour demander si elle pouvait renouveler son envoi et le tenir prêt pour 10 heures le lendemain matin. L'envoi fut prêt.

Un des directeurs de la Croix-Rouge m'a dit ceci : « Lors de la dernière offensive allemande, au moment où l'ennemi avait traversé la Marne et où Paris était inondé d'évacués, le préfet de police me fit venir :

« Nous luttons pour notre existence, dit-il, et nous devons user de toutes nos énergies disponibles. Ne pouvez-vous pas vous charger de tous ces réfugiés ? Je mets les forces de police à votre disposition ; vous n'avez qu'à demander, vous recevrez toute l'aide dont vous aurez besoin. Donnez de la nourriture à ces malheureux, vêtissez-les, faites-les traverser Paris et envoyez-les le plus vite possible vers les points que nous vous indiquerons. »

Nous nous sommes mis immédiatement à l'ouvrage. Nous avons établi une cantine dans la cour d'une gare. Nous avons réquisitionné un certain nombre d'agents de police qui s'occupèrent de ces pauvres gens et les guidèrent avec une patience et une douceur admirables. Il y avait déjà au séminaire de Saint-Sulpice un abri où les réfugiés de passage pouvaient passer la nuit. Cet abri contenait 300 lits, nous en mîmes 3.000.

En s'occupant de ceux qui fuyaient, au moment de l'effort suprême et désespéré de l'armée allemande avant qu'elle ne succombât sous les coups de bélier de la stratégie de Foch, la Croix-Rouge se tint constamment prête à répondre immédiatement à tous les appels. Par exemple, elle fut informée, un jour, qu'un train contenant un millier de réfugiés, devait arriver incessamment à Achères, dans la banlieue de Paris, et que ces réfugiés n'avaient pas mangé depuis des heures. On chargea la nourriture dans des camions que l'on envoya à Achères, et quand le train arriva, à deux heures du matin, on improvisa des boîtes avec des caisses et l'on prépara un bon repas extrait des boîtes de conserves et des caisses ouvertes à coups de hache, et nos hommes le servirent le mieux qu'ils purent. Avec le reste, on ravitailla un autre train contenant mille blessés qui arriva peu de temps après. Ceci donna à la Croix-Rouge l'idée d'avoir toujours sous la main une certaine quantité de repas séparés, dans des boîtes en carton, prêts à être envoyés, à la minute, à n'importe quelle gare où on pourrait en avoir besoin au moment du passage d'un train. Comme le contenu de ces boîtes rassis à la longue serait devenu immangeable, on le distribuait, s'il n'avait pas été utilisé au bout d'un certain nombre de jours, aux poilus qui repartaient pour le front ou qui traversaient Paris en permission, et l'on reconstituait ensuite le stock.

En s'occupant des familles chassées de leurs foyers par l'invasion, la Croix-Rouge a toujours veillé au bien-être moral autant qu'au bien-être physique de ceux dont elle essayait de soulager les misères. Par exemple, redoutant les effets démoralisants de l'oisiveté forcée, elle créa des ouvroirs où l'on confectionnait des matelas pour remplacer ceux qu'avaient enlevés les Allemands au cours de leurs pillages et, dans ce but, elle importa d'Amérique de grandes quantités de fibres végétales. La belle vie de famille est le fondement de la structure sociale de la France et la source de sa noblesse. Cette vie de famille était directement menacée, lorsqu'il s'agissait des réfu-

barracks. The Red Cross did its best therefore, wherever possible, to provide individual apartments for families. Sometimes it paid the rent, more frequently it provided furniture for empty houses or apartments which it thus rendered habitable. In Paris and other cities it took the shells of buildings whose completion had been interrupted by the war and partitioned them into separate dwelling places. In short the Red Cross tried to use for the relief of heroic and sorely stricken France not only the money of America but also her heart directed by her intelligence.

PAUL VAN DYKE

L'Université Nouvelle, by "LES COMPAGNONS".

This book is not only the statement of a doctrine, it is an act. The young professors at the front who have collaborated in writing it are not content with elaborating a *theory*, they affirm a *will*.

Liberty and *Community*, these are the new passwords. Educational liberty, expansion of private initiatives, self-government for the Universities, decentralisation and regionalism. *Les Compagnons* want all that. But they also want — and there is no contradiction in it — one school for everybody up to 13, and free schools as in the United States, the collaboration of all educational institutions, the union of the teachers with the "producers", the corporation of all the masters, in short "the new order of the cooperation and liberties".

May their voices reach far! Their book is an outcome of the war. It is eager, sometimes bitter. Its criticism of the Past is implacable. Its sketch of the Future is enthusiastic. But when the tone is rough, the thought is just. The time has come to affirm reasonable ideas with passion, even with violence.

Les Faits de la Semaine

LE 18 DÉCEMBRE. — La Chambre française discute la loi sur les dommages de guerre, et en vote les premiers articles.

— Le Congrès des comités de l'empire allemand des ouvriers et soldats donne tous pouvoirs au gouvernement, et décide l'élection le 19 janvier d'une Constituante.

LE 19 DÉCEMBRE. — Réception à Paris, avec enthousiasme, du roi d'Italie et de son fils le prince du Piémont.

— A l'Académie française, réception du maréchal Joffre.

— Le Sénat vote à l'unanimité le renouvellement du privilège de la Banque de France.

Les Français occupent Ems, rive droite du Rhin.

— Le maréchal Douglas Haig est l'objet d'une réception triomphale à Londres.

LE 20 DÉCEMBRE. — A la Commission de l'Armée, les 9 députés socialistes donnent leur démission sous prétexte que le gouvernement refuse des explications sur la démobilisation allemande.

—Le comte de Romanones, premier ministre d'Espagne, est reçu par le Président Wilson qui l'a appelé à Paris pour s'entretenir avec lui ; le Président reçoit en même temps les ministres italiens Sonnino et Orlando.

— La Hongrie rompt ses relations diplomatiques avec l'Autriche pour des raisons économiques et de ravitaillement.

— Le représentant allemand von Buch est expulsé du Luxembourg.

— Le ministre de Suisse, dernier représentant diplomatique à Petrograd, quitte cette ville.

— Le comte de Brockdorff-Ranzau, ministre allemand au Danemark, remplace le Dr Solf au ministère des affaires étrangères.

LE 21 DÉCEMBRE. — Le roi d'Italie quitte Paris se rendant à Verdun visiter les divisions italiennes.

— Le président Wilson est reçu en Sorbonne docteur *honoris causa* ; le monde universitaire et des étudiants manifeste en son honneur.

giés, par la promiscuité des vastes baraquements. La Croix-Rouge a fait de son mieux, toutes les fois que cela lui a été possible, pour loger chaque famille dans un appartement. Tantôt elle payait le loyer, plus souvent elle meublait des maisons ou des appartements vides et les rendaient ainsi habitables. A Paris et dans d'autres villes, elle loua des maisons dont la construction avait été interrompue par la guerre et les divisa en pièces séparées. En un mot, la Croix-Rouge américaine a essayé de soulager la France héroïque et douloureusement frappée, non seulement avec ses richesses, mais aussi avec son cœur dirigé par son intelligence. PAUL VAN DYKE.

L'Université Nouvelle, par « LES COMPAGNONS » (1).

Ce livre n'est pas seulement un exposé, c'est un acte. Les jeunes Universitaires du front qui se sont unis pour l'écrire ne se contentent pas d'élaborer une *théorie*, ils affirment une *volonté*.

Liberté et *communauté*, ce sont là les mots d'ordre nouveaux. Liberté de l'enseignement, expansion des initiatives privées, autonomie des Universités, décentralisation et régionalisme, *Les Compagnons* veulent tout cela. Mais ils veulent aussi — et il n'y a pas chez eux de contradiction — l'école unique pour tous jusqu'à 13 ans et le lycée gratuit comme aux Etats-Unis, la collaboration de tous les enseignements, l'union des « enseignants » et des « producteurs », la corporation de tous les maîtres, bref, « l'ordre nouveau des liaisons et des libertés ».

Puisse leur voix porter au loin ! Leur livre sort de la guerre. Il est ardent, âpre parfois. La critique du passé y est implacable. L'ébauche de l'avenir y est enthousiaste. Mais là où le ton est rude, c'est aussi que la pensée est juste. C'est le moment d'affirmer avec passion, avec violence même, les idées raisonnables.

— Un ministère national est constitué, consacrant l'unité iougo-slave sous la présidence d'un Serbe, M. Prochitch, assisté d'un vice-président slovène, Mgr Korosetch évêque catholique.

— Réinstallation solennelle de la Cour d'appel de Douai.

LE 22 DÉCEMBRE — Une escadre française est envoyée dans la Baltique.

— La Skouptchtina du Monténégro rattache officiellement le royaume à la Serbie.

— Clôture à Berlin du Congrès des ouvriers et soldats dont les derniers votes consolident le gouvernement d'Ebert.

— L'Assemblée nationale de Bessarabie unit ce pays sans réserves à la Roumanie.

— La Chambre turque est dissoute.

LE 24 DÉCEMBRE. — Les Français occupent le faubourg de Nied à Francfort-sur-le-Mein, et la cavalerie belge atteint Baldorf, en Allemagne.

— Le président Wilson visite les troupes américaines à Chaumont, et M. Poincaré, les Ardennes.

— Dans la nuit du 23 au 24, les marins allemands, en garnison à Berlin, tentent un coup de main et s'emparent de la Chancellerie, faisant prisonniers Ebert et les membres du gouvernement qui sont relâchés après pourparlers, et arrivée de troupes fidèles.

LE 25 DÉCEMBRE. — Après avoir passé les troupes américaines en revue et célébré Noël au milieu d'elles, le président Wilson revient à Paris, pour repartir pour l'Angleterre où une réception triomphale l'attend.

— On signale diverses fortes crues et inondations dans les Pyrénées, en Savoie, à Lyon, en Saône-et-Loire, etc.

Certains de nos articles ont dû être traduits. Nous avons fait appel, pour cette tâche délicate, à MM. André Toledano et René Galland.

(1) Fischbacher éditeur, 33, rue de Seine, Paris (4 fr. 50).

LES LIVRES DE LA PAIX GLORIEUSE ET FÉCONDE

sont publiés par

LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 13, Place du Panthéon, PARIS (Vᵉ)

L'AVANT-GUERRE

Jacques BAINVILLE. — **Histoire de deux peuples.** Un vol. (*19ᵉ mille*)..... 4 fr. 50
— **Bismarck et la France.** Un vol. (*3ᵉ mille*)..... 4 fr. 50
Léon DAUDET. — **L'Avant-Guerre.** Un vol. (*50ᵉ mille*)..... 4 fr. 50
H. DUTRAIT-CROZON. — **Gambetta et la Défense Nationale.** Un vol. in-8° (*3ᵉ mille*)..... 7 fr. 20
Charles MAURRAS. — **Kiel et Tanger.** Un vol. (*12ᵉ mille*)..... 4 fr 80
— **Quand les Français ne s'aimaient pas.** Un vol. (*8ᵉ mille*)..... 4 fr. 50

LA GUERRE

	Francs
Léon DAUDET. — **La Guerre totale.** 1 vol. (*12ᵉ mille*)...	4.50
A. DELAIRE. — **Au Lendemain de la Victoire.** 1 vol. (*3ᵉ mille*)	4,50
L. DIMIER. — **L'Appel des intellectuels allemands.** 1 vol. (*3ᵉ mille*).....	2,40
— **Les Tronçons du Serpent.** 1 vol. (*3ᵉ mille*)	3,60
J. GASQUET. — **Les Bienfaits de la guerre.** 1 vol. (*2ᵉ mille*)	4,50
Léon MACCAS. — **Les Cruautés allemandes.** 1 vol. (*5ᵉ mille*)	4,50
C. MAURRAS. — **La France se sauve elle-même.** 1 vol. (*5ᵉ mille*)	4,80
— **Le Parlement se réunit.** 1 vol. (*5ᵉ mille*).	4,50
— **Ministère et Parlement.** 1 vol. (*5ᵉ mille*).	4,50
— **La Blessure Intérieure.** 1 vol. (*5ᵉ mille*). .	4,50
— **La part du Combattant.** 1 vol. (*10ᵉ mille*).	1,80
— **Le Pape, la Guerre et la Paix.** 1 vol. (*7ᵉ mille*)	4,50
Mⁱˢ DE ROUX. — **Le Défaitisme et les Manœuvres pro-allemandes.** 1 vol. (*3ᵉ mille*).....	1,80
Georges VALOIS. — **Le Cheval de Troie.** 1 vol. (*7ᵉ mille*)	4,50
Capitaine Z. — **L'Officier et le Soldat français.** 1 vol. (*5ᵉ mille*)	4,50

LA GUERRE ET LES IDÉES

	Francs
C. BELLAIGUE. — **Pie X et Rome.** 1 vol. (*8ᵉ mille*).....	4,50
Abbé DELFOUR. — **La Culture latine.** 1 vol. (*2ᵉ mille*) .	4,50
L. DIMIER. — **Les Maîtres de la contre-révolution.** 1 vol. (*3ᵉ mille*).....	4,50
M. PUJO. — **Les Nuées.** 1 vol. (*3ᵉ mille*)	4,50
G. SANTAYANA. — **L'Erreur de la philosophie allemande** 1 vol. (*2ᵉ mille*).....	4,50
Henri VAUGEOIS. — **La Morale de Kant.** 1 vol. (*2ᵉ mille*).	4,50

L'APRÈS-GUERRE

Marius ANDRÉ. — **Guide psychologique du Français à l'étranger.** 1 vol (*3ᵉ mille*).....	4,50
Léon DAUDET. — **Hors du joug allemand.** 1 vol. (*13ᵉ mille*)	4,50
H. DAVOUST — **L'Avenir du Soldat français.** 1 vol. (*2ᵉ mille*)	2,40
A. L. GALÉOT. — **L'Avenir de la Race.** 1 vol. (*2ᵉ mille*)	4,50
H. CELLERIER. — **La Politique fédéraliste.** 1 vol. (*2ᵉ mille*)	3,60
Mⁱˢ DE ROUX. — **L'État et la natalité.** 1 vol. (*2ᵉ mille*)...	4.50
M. VALLET. — **Répertoire de l'avant-guerre.** 1 vol. in-8° (*3ᵉ mille*).....	6 »

RÉCENTES PUBLICATIONS :

JACQUES BAINVILLE

HISTOIRE DE TROIS GÉNÉRATIONS
1815-1918

Un vol. in-16 (11ᵉ mille)..... 4 fr. 50

LÉON DAUDET

LE POIGNARD DANS LE DOS
NOTES SUR L'AFFAIRE MALVY

Un vol. in-16 (9ᵉ mille)..... 4 fr. 50

JOACHIM GASQUET. — **LES HYMNES.** Un album 23,5×24,5 imprimé en Cochin entièrement neuf sous couverture en deux couleurs rembrichée..... 10 fr. net

CHARLES STIÉNON

ANVERS ET L'AVENIR DE L'ENTENTE
De l'influence des moyens de transport dans la lutte économique

Un volume in-8° cavalier avec une carte en deux couleurs..... 10 fr. net ; 10 fr. 50 franco

RENÉ JOHANNET

LE PRINCIPE DES NATIONALITÉS

Un vol. in-8° écu (2ᵉ mille)..... 10 fr. 80

RHIN ET FRANCE

Un vol. in 16 (sous presse paraîtra en janvier).....

GEORGES VALOIS

LA RÉFORME ÉCONOMIQUE ET SOCIALE
La réorganisation industrielle et les divers systèmes économiques.
Esquisse d'une organisation syndicale pour la démobilisation et pour la part du combattant.

Un volume in-16 double-couronne (5ᵉ mille)..... 1 fr. 20

PARAITRA EN JANVIER 1919 :

JACQUES BAINVILLE

TWO HISTORIES FACE TO FACE
TRADUCTION ANGLAISE DE L'HISTOIRE DE DEUX PEUPLES (avec cinq cartes dans le texte)

Un beau volume in-16 cartonné..... 5 francs net

Les meilleurs et les plus célèbres Dictionnaires français

Indispensables pour l'étude et la pratique

DICTIONNAIRES LAROUSSE

Petit Larousse illustré Publié sous la direction de Claude Augé. Le meilleur, le plus complet, le plus abondamment illustré de tous les dictionnaires manuels français. Beau volume de 1.634 pages (13,5 × 20). 5.800 gravures, 30 tableaux encyclopédiques dont 4 en couleurs, 120 cartes dont 7 en couleurs. Relié toile. . . . . 10 francs.

(1 fr. en sus pour frais d'envoi dans les localités non desservies par le chemin de fer et à l'étranger.)

Larousse de Poche Par Claude et Paul Augé. Le seul dictionnaire de poche vraiment complet et pratique. Joli volume de 1.292 pages (format 14,6 × 16,5), sur papier extra-mince (bible paper), contenant *plus de 85.000 mots avec leur définition*, un traité de grammaire et un abrégé de littérature française. Relié toile. . . . . 9 francs.

(Ces deux ouvrages sont majorés temporairement de 20 %.)

Larousse pour tous Dictionnaire encyclopédique en *deux volumes*, publié sous la direction de Claude Augé. Le *Larousse pour tous* est l'ouvrage idéal pour les personnes qui veulent posséder un dictionnaire français plus développé qu'un simple dictionnaire manuel. Tous les mots de la langue, toutes les connaissances humaines, sous la forme la plus pratique et la moins coûteuse. 1.950 pages (format 21 × 30,5). 17.325 gravures, 216 cartes en noir et en couleurs, 35 planches en couleurs. Broché, 52 fr., relié demi-chagrin (reliure originale de G. Auriol). . . . . 70 francs

(Envoi franco sur demande du prospectus spécimen de ce dictionnaire. — Facilités de paiement. Demander les conditions.)

Nouveau Larousse illustré Dictionnaire encyclopédique en *huit volumes* publié sous la direction de Claude Augé. Le plus récent, le plus remarquablement documenté et le plus richement illustré des grands dictionnaires. De dimensions plus étendues que le *Larousse pour tous*, ce magnifique ouvrage rédigé par plus de 400 collaborateurs d'élite, constitue une œuvre de références de la plus grande valeur. 7.600 pages (format 32 × 26), 237.000 articles, 49.000 gravures, 504 cartes en noir et en couleurs, 89 planches en couleurs. Broché. . . . . 320 francs. Relié demi-chagrin (reliure originale de Grasset). . . . . 400 francs.

(Envoi franco sur demande du prospectus spécimen de ce dictionnaire. — Facilités de paiements. Demander les conditions.)

APPRENEZ A CONNAITRE LA FRANCE

en lisant les splendides ouvrages de vulgarisation de la COLLECTION IN-4° LAROUSSE

HISTOIRE DE FRANCE ILLUSTRÉE

(Des origines à 1871) en *deux volumes*. 2.028 gravures photographiques, 42 planches en couleurs, 9 cartes en couleurs, 96 cartes en noir. Broché, 67 fr.; relié demi-chagrin (reliure artistique de Grasset). . . . . 87 fr.

Au courant des travaux les plus récents, absolument impartial et animé d'une illustration sans analogue, ce magnifique ouvrage, dont les personnalités les plus autorisées ont été unanimes à reconnaître la haute valeur, présente le tableau le plus complet de la vie française à travers les siècles, embrassant non seulement l'évolution politique, mais encore l'évolution des mœurs, la formation des institutions, le mouvement intellectuel, etc.

HISTOIRE DE FRANCE CONTEMPORAINE

(1871-1913). 1.164 gravures photographiques (portraits, documents historiques), 40 tableaux d'ensemble, 13 planches en couleurs. Broché, 40 fr.; relié demi-chagrin (reliure artistique de Grasset). . . . . 50 fr.

Ce nouvel ouvrage fait suite, tout en constituant en lui-même un tout complet et indépendant, à l'*Histoire de France illustrée*. Etabli sur un plan analogue, il s'inspire du même esprit de haute impartialité et du même souci de faire œuvre objective. Présentant le tableau de notre activité nationale pendant ces quarante dernières années, il embrasse en un seul volume non seulement l'évolution politique, économique et sociale de la France, mais aussi son évolution artistique, scientifique et littéraire. L'illustration abondante et variée donne une extrême intensité d'expression à ce bel ouvrage.

LA FRANCE, GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE

En *deux volumes*, par P. Jousset (deux magnifiques volumes in-4° format 32 × 25). 1.942 gravures photographiques, 47 planches hors texte, 30 cartes et plans en couleurs, 21 cartes en noir. Broché, 67 fr.; relié demi-chagrin (reliure de Grasset. . . . . 87 fr.

Ce bel ouvrage diffère absolument de toutes les géographies de la France publiées jusqu'ici. C'est une merveilleuse et vivante évocation de nos villes et de nos campagnes, de nos montagnes et de nos fleuves, de nos paysages si pittoresques et si divers, en un mot une véritable et surprenante révélation de toutes les beautés de notre pays qu'on ne connaît pas assez. Un texte original et coloré, dû à un géographe doublé d'un voyageur qui a vu par lui-même, près de deux mille photographies splendides, complètement inédites pour la plupart, de magnifiques hors texte, de nombreuses et superbes cartes tout concourt à faire de cet ouvrage une œuvre unique d'un rare attrait et d'une valeur documentaire de premier ordre.

En vente dans la même collection :

La Belgique illustrée. — Le Japon illustré. — L'Italie illustrée. — L'Allemagne illustrée. — Le Musée d'Art. — La Terre. — La Mer. — Paris-Atlas, etc.

Demander le Catalogue complet de la Collection in-4°

GÉOGRAPHIE RAPIDE DE LA FRANCE

Par Onésime Reclus. 16 gravures, 1 carte. Broché, 1 fr. 45. Relié toile. . . . . 1 fr. 80.

VIENT DE PARAITRE :

France past and present

A POPULAR HISTORY OF THE WAR

from 1914 to 1918 by B. Van Vorst

Un volume illustré. . . . . 2 francs.

France past and present

A POPULAR HISTORY OF FRANCE

by B. Van Vorst

Un volume illustré. . . . . 2 fr. 50

Cette série de petits ouvrages, *écrits en anglais*, est tout particulièrement destinée à faire connaître l'histoire de notre pays, passée et présente, aux troupes américaines. Elle peut également intéresser les Anglais et tous ceux qui pratiquent ou étudient l'anglais.

***En préparation* : Geography and Industries of France. — French Customs, Family Life. Marriage Contracts, etc. — French Architecture and Art.**

DERE MABLE

Love letters of a Rookie

by Edward. Streeter

Ces « lettres d'amour d'un conscrit » américain à sa fiancée constituent un des plus purs spécimens de l'humour yankee. 500.000 exemplaires de ce charmant volume viennent d'être vendus en quelques mois aux Etats-Unis.

Un vol illustré par G. W. Breck. 3 fr. 50

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13, 17, rue Montparnasse, PARIS (6e)

(Envoi franco contre mandat-poste) et chez tous les Libraires.

PAYOT & Cie, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

EXTRAIT DU CATALOGUE :

CLEMENCEAU, par Camille DUCRAY . . . . . 2 fr. 50

EN REPRÉSAILLES, par E.-L. BLANCHET, préface de Benjamin VALLOTTON . . 4 fr. 50

Ce livre doit être lu par tous les Français

La France devant l'Allemagne, par G. CLEMENCEAU . . . . . 6 fr.

Le Crime, par l'AUTEUR de « J'accuse », en 3 vol. in-8 de chacun . . . . . 7 fr. 50

Le Sort de l'Empire Ottoman, par André MANDELSTAM . . . . . 12 fr.

Les Mémoires de l'Ambassadeur Gerard (*Mes quatre années en Allemagne*), par James-W. CERARD, ancien ambassadeur des Etats Unis à Berlin . . . . . 10 fr.

Pas d'illusions sur l'Allemagne, par Maurice MURET . . . . . 5 fr.

Avant 1914, Pendant et Après, par Anton NYSTROM . . . . . 7 fr. 50

L'Allemagne de l'arrière, par Carl-W. ACKERMAN . . . . . 4 fr. 50

La Reconstruction de l'Europe, par David Jayne HILL, ambassadeur des Etats-Unis 4 fr. 50

La Révolution russe, par Claude ANET. Tomes I et II, chaque volume . . . . . 4 fr. 50

L'Allemagne et la prochaine guerre, par le général F. von BERNHARDI . . . . . 7 fr. 50

La Guerre et l'Humanité, par James-M. BECK . . . . . 5 fr.

La Responsabilité de la Hongrie dans la guerre mondiale, par G. BECK . . . . . 4 fr. 50

L'Italie contre l'Allemagne, par G.-A. BORGÈSE . . . . . 4 fr. 50

Les campagnes d'Orient et les intérêts de l'Entente, par Charles STIÉNON . . . . . 7 fr. 50

Le Sionisne politique, par Baruch HAGANI 4 fr. 50

La Politique et les Affaires, par Biard D'AUNET . . . . . 4 fr. 50

Le Cardinal Collier, par J. MUNIER-JOLAIN 4 fr. 50

La Question du fer (**Le Problème franco-allemand du fer**), par LOUIS FÉRASSON 3 fr.

DU MÊME :

L'Industrie du fer . . . . . 4 fr. 50

Comment devenir ingénieur, par E. FLAGEY . . . . . 4 fr. 50

Le Maroc de 1918, par H. DUGARD . . . . . 4 fr. 50

Verdun, Mars-Avril-Mai 1916, par RAYMOND JUBERT, préface de M. PAUL BOURGET, de l'Académie française . . . . . 4 fr. 50

L'auteur, tombé au champ d'honneur, a écrit un des quelques chefs-d'œuvre de la littérature de guerre.

M. Britling commence à voir clair, par H.-G. WELLS. In-16 . . . . . 5 fr.

DU MÊME :

Dieu, l'invisible roi . . . . . 5 fr.

La Plus grande Allemagne, Le Rêve allemand, par O.-R. TANNENBERG . . . . . 5 fr.

Mes Souvenirs de Prusse, par Poultney BIGELOW . . . . . 4 fr. 50

Biens et Intérêts français en Allemagne et en Alsace-Lorraine, pendant la guerre, par F. ECCARD . . . . . 6 fr.

Villes et Villages français après la guerre. Aménagement. Embellissement. Extension. Restauration, par Léon ROSENTHAL . . . . . 4 fr. 50

Les Langues dans l'Europe nouvelle, par A. MEILLET . . . . . 4 fr. 50

Foch, par René PUAUX . . . . . 2 fr.

Les Dangers mortels de la Révolution russe, par *** . . . . . 4 fr. 50

Nos Alliés d'Extrême-Orient, par Auguste GÉRARD . . . . . 4 fr. 50

Pour en finir avec les sous-marins, par l'Amiral DEGOUY . . . . . 4 fr. 50

Lettres d'un vieil Américain à un Français, traduites par J.-I. DUPLAN . . . . . 4 fr. 50

La guerre économique de demain, par Victor BORET . . . . . 4 fr. 50

L'Erreur française, par LYSIS . . . . . 4 fr. 50

Où allons-nous ? par Victor CAMBON . . . . . 4 fr. 50

Quand serons-nous en République ? par Jules ROCHE . . . . . 4 fr. 50

Il y a toujours des Pyrénées, par J. LABORDE 4 fr. 50

Charles Péguy et les Cahiers de la quinzaine, par Daniel HALÉVY . . . . . 4 fr. 50

Agir, par Edouard HERRIOT . . . . . 4 fr. 50

Qualités à acquérir, par Louis DE LAUNAY 4 fr. 50

L'Irlande ennemie... ? par R.-C. ESCOUFLAIRE . . . . . 4 fr. 50

Les deux fléaux du monde : Les Bolcheviks et l'Impérialisme allemand, par J. BOURTZEFF (brochure) . . . . . 1 fr. 50

La Paix de Bucarest, par D. IANCOVICI . . . 4 fr. 50

Codification des lois en Russie, par G. DEMORGNY (brochure) . . . . . 1 fr. 50

Les Confidences d'un tréponème pâle, par le Docteur M. BOIGEY . . . . . 4 fr. 50

Les loups, par Benjamin VALLOTTON . . . . . 4 fr. 50

Les Dessous du Congrès de Vienne, d'après les documents originaux des Archives du Ministère Impérial et Royal de l'Intérieur à Vienne, par le Cte M.-H. WEIL. 2 v. in-8° de XXIV-872 et IV-784 p. Ensemble 40 fr.

DANIEL HALÉVY

LE PRÉSIDENT WILSON. Nouvelle édition revue et augmentée par l'auteur . . 4 fr. 50

ABEL LEFRANC

Professeur au Collège de France.

SOUS LE MASQUE DE "WILLIAM SHAKESPEARE"

William Stanley, VIe Comte de Derby. En deux volumes. Chaque volume . . 6 fr. »

Cet ouvrage apporte, avec des preuves décisives à l'appui, la solution de l'énigme la plus extraordinaire des temps modernes.

L'organisation de la vie

On a donné la vie, il s'agit de l'organiser. C'est le soin des parents. Ceux qui auront su bien organiser la vie de leurs enfants, auront préparé leur succès. Il est des périodes faciles où cela va tout seul, il en est de difficiles qui réclament soins et attention. La période de la formation et de la croissance est la plus difficile des périodes difficiles.

Mlle Félicie LESCABRET

Il y a, à ce moment, souvent rupture d'équilibre entre les ressources et les besoins de l'enfant qui grandit, pousse, se développe. Il demande beaucoup, ne reçoit pas assez et, vivant sur ses économies, il s'appauvrit. Il emprunte à son sang. Remarquons que si l'enfant ne reçoit pas assez, ce n'est pas faute qu'il ait tout à sa suffisance, mais par faiblesse et mauvais travail des organes, il n'en profite pas. Vous avez tous vu des gens très maigres qui mangeaient beaucoup et dont on disait : « Cela ne lui profite pas ». C'est à ce moment, si l'on est bien organisé, qu'il faut songer à faire faire à l'enfant la cure des Pilules Pink. Ces pilules réduiront, rembourseront l'emprunt fait au sang, car elles ont le pouvoir de donner du sang riche et pur avec chaque pilule. Elles réveilleront, stimuleront, favoriseront le fonctionnement de tous les organes et assureront la nutrition intégrale.

Les Pilules Pink ont arrêté les troubles dus à la croissance de la jeune Mlle Félicie Lescarret, demeurant à Hostens (Gironde) :

« Je suis très heureuse, écrit-elle, de vous informer que vos Pilules Pink m'ont fait beaucoup de bien. J'étais très fatiguée et très éprouvée par la croissance, et ma santé devenait de plus en plus mauvaise. J'étais très pâle, très faible. Je ne mangeais plus que du bout des lèvres. J'étais sujette aux migraines, aux palpitations du cœur et j'étais oppressée dès que je marchais un peu vite. Depuis que j'ai pris vos Pilules Pink, j'ai beaucoup changé, je me sens très forte, je mange avec appétit et me porte très bien. »

N'oublions pas que de la façon dont aura été soigné l'enfant à la période de croissance ,dépendra son état de santé pour le reste de son existence.

Les Pilules Pink sont souveraines contre l'anémie, la chlorose, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, névralgies, douleurs, épuisement nerveux, neurasthénie.

Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt, Pharmacie P. Barret, 23, rue Ballu, Paris : 3,50 la boîte, 17,50 les 6 boîtes franco, plus 0,40 de taxe par boîte.

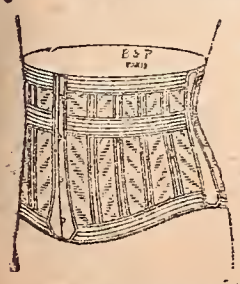
URODONAL DISSOUT L'ACIDE URIQUE
Rhumatismes, Goutte, Gravelle.
Le flacon fco 3 fr. — Labor. 2, Rue de Valenciennes, Paris.

URETRITES Piégol
RADICAL. Evite Douleurs et Complications.
Fco la Bte 5f60 : la Cure 11 fr. — 8, R. Valenciennes, Paris.

Constipés JUBOL
Entérite. Gleires. Dyspepsie. Obésité.
Boîte fco 5f80. — Labor. Urodonal, 2, R. Valenciennes, Paris.

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON
CONTRE
MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine
PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN
DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne Paris.

CEINTURE ANATOMIQUE pour HOMMES du Dr NAMY
ordonnée
aux Cavaliers, aux Automobilistes et à tous ceux qui commencent à *prendre du ventre*. Maintient les organes abdominaux. Soutient les reins et combat l'obésité.



MM. BOS & FUEL,
Fabricants brevetés
234, Faubg St-Martin, PARIS
(A l'angle de la rue Lafayette)
NOTICE ILLUSTRÉE FRANCO SUR DEMANDE

Le Garde-Meuble Public
Agréé par le Tribunal
BEDEL & Cie
BUREAU CENTRAL : 18, Rue Saint-Augustin, PARIS (2e)
DÉMÉNAGEMENTS
Téléphone : CENTRAL 59-24

CHEMINS DE FER DE L'EST

A partir du 18 décembre un train direct circulera entre Paris-Epernay et Reims :

Paris, départs 7 h. 55. Reims arrivée, 19 h.

Au retour, départ de Reims à 16 h. ; arrivée à Paris à 19 h. 05.

Le train partant de Paris à 7 h. 55 pour Fère-en-Tardenois, sera prolongé jusqu'à Fismes et Reims (arrivée à 12 h. 45) ; au retour, départ de Reims à 17 h. 50 pour Fismes Fère-en-Tardenois, Meaux et Paris (arrivée 23 h. 08).

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

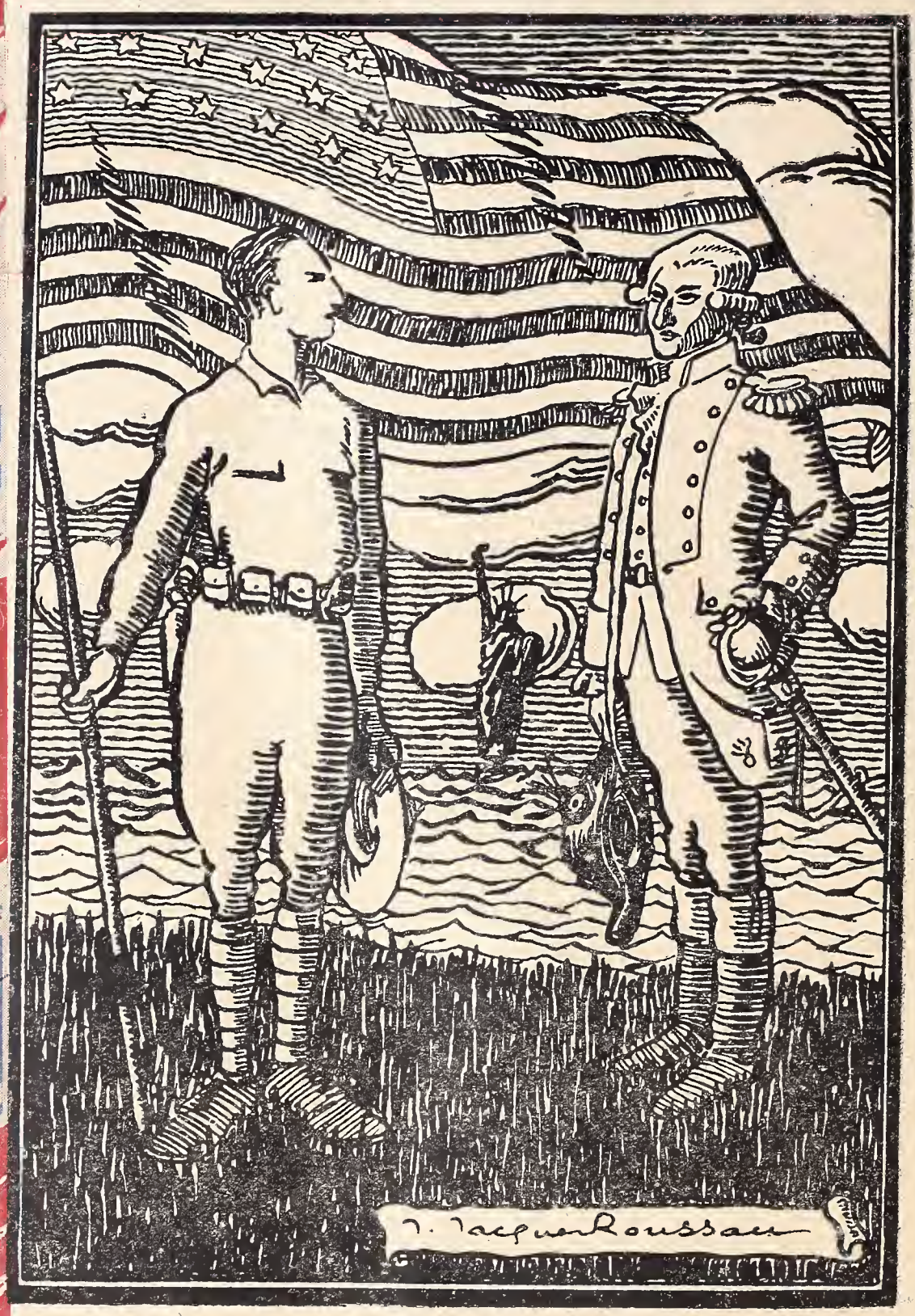
Pour éviter aux voyageurs, appelés à faire fréquemment le trajet entre Paris et Fontainebleau, d'avoir à passer chaque fois aux guichets de distribution des billets, il est mis en vente, aux gares de Paris P. L. M. et de Fontainebleau et à l'Agence P. L. M. de Renseignements, 88, rue Saint-Lazare, à Paris, des carnets de billets d'aller et retour ordinaires en toutes classes et des carnets de billets d'aller et retour pour militaires en 1e et 2e classes.

Chaque carnet comporte dix billets.

LIBRAIRIE JULES MEYNIAL
Successeur de E.-JEAN FONTAINE
30, Boulevard Haussmann 30. - PARIS
Grand choix de beaux livres anciens et modernes
Catalogue mensuel franco sur demande)
Achat de livres et de bibliothèques. Expertises
Direction de Ventes publiques

Le Gérant : A. BRUGNE.

Paris. — Imp. G CADET, 7, rue Cadet.


J. Jacques Roussau